



HAL
open science

Positionnements et assignations

Bertrand Marquer

► **To cite this version:**

Bertrand Marquer. Positionnements et assignations. Nicolas Wanlin. Littérature et sciences au XIXe siècle, Classiques Garnier, pp.259-342, 2019. hal-03022766

HAL Id: hal-03022766

<https://hal.science/hal-03022766>

Submitted on 25 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

III. Positionnements et assignations

Notre intention n'est point de retracer des tableaux faits pour plaire à l'imagination ; rien assurément ne serait ici plus facile. Dans les sujets de cette nature, le physiologiste est sans cesse entouré d'images qui peuvent le captiver et le troubler lui-même ; et la peinture des sentiments les plus passionnés vient, presque malgré lui, se mêler sans cesse aux observations du moraliste philosophe. Nous voulons éloigner, au contraire, tout ce qui pourrait s'écarter de la plus froide observation : nous sommes en effet des observateurs, non des poètes.

Georges Cabanis¹

J'apprends que Berthelot est nommé ministre de l'Instruction publique. En dépit de mes relations amicales, de ma haute estime pour la valeur personnelle de l'homme, je crois qu'il ne peut y avoir un ministre plus hostile aux hommes de lettres qu'un savant qui est plein de mépris pour leurs travaux, et tout à la fois un peu jaloux de leur renommée retentissante...

Edmond de Goncourt²

La manière dont la littérature et la science s'enracinent ou se projettent dans l'Histoire (voir chap. II) traduit également la façon dont chaque champ disciplinaire *s'envisage*. Alors que les équilibres institutionnels et les lignes de partage se modifient (voir chap. IV), la littérature et la science s'évaluent ou se définissent l'une par rapport à l'autre, dans un destin considéré comme commun ou à l'inverse comme profondément clivé.

Les remarques du médecin Georges Cabanis ou du romancier Edmond de Goncourt traduisent cette défiance vis-à-vis de ce qui apparaît comme une tentation disciplinaire contre-nature, bien que les compétences ou les outils mobilisés puissent être partagés (voir les chap. VI et VIII). Cette défiance peut cependant recouvrir des attitudes et des stratégies très différentes. L'élection de Berthelot constitue ainsi pour Edmond de Goncourt un signal négatif, mais ce jugement ne suppose pas pour autant que la littérature n'ait rien à gagner au contact de la science, comme en témoigne l'attitude de l'auteur du *Journal*, qui aime à cultiver les liens entre savants et écrivains. L'enjeu est davantage de délimiter un « territoire », et de maintenir ou de s'arroger des prérogatives. La défiance exprimée peut par conséquent très bien n'être que l'envers d'une forme d'attrait pour un champ disciplinaire finalement considéré comme connexe, et potentiellement dangereux de ce fait même. Loin de n'exprimer que la peur d'une dénaturaison, elle accompagne souvent la prise de conscience d'une nécessaire évolution des pratiques et des représentations qui leur sont liées. Dans cette perspective, la polémique ne serait finalement qu'une des formes de l'inévitable confrontation dont chaque partie entend tirer profit – soit en s'arrogeant une compétence qui lui est *a priori* contestée, soit en adoptant la posture d'un savant généraliste, capable de déplacer les clivages disciplinaires du fait de son approche globale. C'est, au début du XIX^e siècle, l'ambition des Idéologues, en particulier de Cabanis, qui voyait dans la physiologie le moyen d'approcher au plus près une science générale de l'homme fusionnant approche philosophique et clinique. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, c'est à l'inverse le texte littéraire qui endosse ce rôle pour un

¹ *Rapports du physique et du moral de l'homme* [1802], *Œuvres complètes de Cabanis* [...], Paris, Bossange Frères et Firmin Didot, t. 3, 1824, p. 295.

² *Journal des Goncourt : mémoires de la vie littéraire* [vendredi 10 décembre 1886], édition établie et annotée par Robert Ricatte, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1956, t. II, p. 1287.

certain nombre de médecins sensibles à la prescience des écrivains, au point d'en faire un modèle d'analyse³.

La disqualification du « poète » dans les *Rapports du physique et du moral* ne sanctionne donc pas forcément une incompatibilité fondamentale avec « l'observateur ». Elle vise avant tout à asseoir le *sérieux* d'une pratique où la « folle du logis » n'aurait pas sa place. Dans ces constructions conjointes d'une image et d'un champ disciplinaires, les questions d'ethos sont en effet centrales⁴. Les exemples de transfert de vocation sont nombreux – à l'exemple de Cabanis lui-même. L'historien François Mignet rappelle ainsi que le célèbre médecin débuta sa carrière dans les lettres, où « semblaient l'y convier ses talents », avant que « la maladie le fit médecin ». Cabanis, prend-il soin de préciser, « porta dans l'étude de la médecine plus d'ardeur encore qu'il n'en avait montré en cultivant les lettres. [...] Il fut reçu docteur en septembre 1783. Par une singularité qui était comme le dernier mais impérieux témoignage de ses anciennes inclinations poétiques, il prêta son serment en vers. Ce fut l'adieu qu'il fit à la poésie sur le seuil d'un hôpital⁵. »

Mais rares sont les convertis à ne pas renier leur première passion, au nom d'une incompatibilité davantage présumée que théorisée. La force d'inertie des représentations sociales joue dans ce cas un rôle non négligeable, qui résiste à l'émergence de nouvelles disciplines scientifiques et, de manière générale, à la reconfiguration de la carte des savoirs opérée au sortir de la Révolution. L'entreprise de désignation inhérente à la définition des pratiques propres à la « littérature » et à la « science » draine avec elle un ensemble d'assignations excédant très largement la logique purement disciplinaire – à moins d'associer cette dernière à un vaste travail de mise en normes incluant des enjeux idéologiques et sociétaux.

L'hétérogénéité des finalités littéraire et scientifique est certes souvent mise en avant par les partisans des « deux cultures », et elle constitue un argument très largement utilisé en faveur d'un net clivage disciplinaire : à la littérature la recherche de la beauté, et à la science celle de la vérité. C'est par exemple la position d'Étienne Vacherot lorsqu'il tente de définir une « métaphysique positive » fondée sur l'analyse et non plus sur l'imagination. Pour ce professeur de philosophie à la Sorbonne, « [l]a science et la poésie peuvent s'entendre et s'aimer comme deux sœurs immortelles, comme deux filles légitimes de l'esprit humain », mais « elles le peuvent d'autant mieux qu'elles se ressemblent moins, et que le contraste favorise la sympathie⁶ ». L'échange, pour rester courtois, semble condamner à prendre la forme du dialogue de sourds.

De fait, même lorsque l'éloge est franc et total, son objet véritable peut demeurer ambigu. Si elle met au jour des ponts entre les pratiques, la reconnaissance du savant envers l'écrivain ou de l'écrivain envers le savant cherche en effet à valider l'univers de référence du laudateur,

³ Voir en particulier le [texte 15###](#). Pour une approche plus complète, voir Bertrand Marquer, « Nosographies fictives : le récit de cas est-il un genre littéraire ? », Anne-Gaëlle Weber dir., *Belles-lettres, sciences et littérature*, Épistémocritique. Littérature et savoirs (<http://www.epistemocritique.org>), 2015, p. 178-186.

⁴ Sur ces questions d'image, envisagées par le biais du portrait, voir Bertrand Marquer (éd.), *Savants et écrivains : portraits croisés dans la France du XIX^e siècle*, Arras, APU, coll. « Artoithèque », 2015.

⁵ « Notice historique sur la vie et les travaux de Cabanis, lue dans la séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques du 15 juin 1850 », dans *Notices historiques*, Paris, Paulin, Lheureux et Cie, 1853 [1851], t. 2, p. 226-227. Dans *Histoire de ma jeunesse* (Bruxelles et Leipzig, Kiessling, Schnée et Cie, 1854) François Arago relate lui aussi son changement de vocation, qui suit immédiatement la découverte de l'existence de l'École polytechnique. Quant au botaniste Augustin-Pyramus de Candolle, sa vocation scientifique est d'autant plus étonnante qu'il fut passionné toute sa jeunesse par les lettres et la philosophie (texte ###) Voir également, ici même, la section « Trajectoires et parcours individuels ».

⁶ Étienne Vacherot, *La Métaphysique et la Science ou Principes de métaphysique positive*, Paris, Chamerot, 1858, t. 1, p. 5. Ces propos sont certes ceux du « savant », dans le dialogue didactique qu'il partage avec un « métaphysicien ». Ce savant n'en demeure pas moins le porte-parole du renouveau de la métaphysique dont Vacherot entend être le promoteur.

et ainsi lui associer de nouvelles compétences par analogie. Dans *La Peau de chagrin*, Balzac fait ainsi l'éloge de Cuvier :

Vous êtes-vous jamais lancé dans l'immensité de l'espace et du temps, en lisant les œuvres géologiques de Cuvier ? Emporté par son génie, avez-vous plané sur l'abîme sans bornes du passé, comme soutenu par la main d'un enchanteur ? [...] Cuvier n'est-il pas le plus grand poète de notre siècle ? Lord Byron a bien reproduit par des mots quelques agitations morales ; mais notre immortel naturaliste a reconstruit des mondes avec des os blanchis, a rebâti comme Cadmus des cités avec des dents, a repeuplé mille forêts de tous les mystères de la zoologie avec quelques fragmens de houille, a retrouvé des populations de géans dans le pied d'un mammouth. Ces figures se dressent, grandissent et meublent des régions en harmonie avec leurs statures colossales. Il est poète avec des chiffres, sublime en posant un zéro près d'un sept. Il réveille le néant sans prononcer des paroles grandement magiques ; il fouille une parcelle de gypse, y aperçoit une empreinte, et vous crie : – Voyez ! Soudain les marbres s'animalisent, la mort se vivifie, le monde se déroule⁷ !

Balzac célèbre certes l'homme de science, mais en redonnant à la poésie la dimension heuristique que précisément la « science » tend au même moment à lui dénier. Le romancier inverse ainsi l'argument utilisé par Cuvier lui-même dans sa lutte fratricide avec Geoffroy Saint-Hilaire (voir textes ### ds chp7) : qui, par conséquent, du poète ou du savant, sort le plus grandi de cet éloge ?

Qu'il s'agisse de s'identifier ou de se distinguer, la confrontation de la science et de la littérature mobilise toujours des enjeux *pro domo*. À travers la satire du « nouveau style » scientifique (voir textes 1### et 9###), l'homme de lettres affirme également une position à l'intérieur du champ littéraire, tout comme l'homme de science peut utiliser la disqualification du style et de l'imagination littéraires contre ses pairs. La dénonciation de l'« imposture intellectuelle⁸ » ne constitue dans ces conditions qu'un cas de figure – certes déjà fréquent (voir en particulier le texte 4###) – du rapport polémique que la « science » entretient avec la « littérature ». Elle ne fonctionne pas selon un schéma unidirectionnel, et n'épuise pas la *confrontation* dont le XIX^e siècle est le théâtre.

Les textes réunis dans ce chapitre tentent donc de rendre compte de la diversité et de la complexité des relations entre champ littéraire et champ scientifique, en prenant pour axe directeur les modalités de leurs positionnements réciproques. Comment et pourquoi fonctionnent la disqualification, ou, à l'inverse, la reconnaissance d'une compétence, qu'elle soit perçue comme spécifique ou partagée ? Quels objectifs ou représentations sont en jeu derrière les hiérarchies qui s'esquissent ? Au nom de quoi s'opère le récit d'une « conversion » de l'un à l'autre domaine, et quel est alors le sens qui lui est prêté : reniement, propédeutique, ou bien recherche d'une complémentarité ?

De ces images croisées ressortent un certain nombre de traits discriminants. L'imagination y est présentée comme caractéristique de la « littérature », même si elle peut constituer un atout pour le savant (voir par exemple le texte 12###). L'observation apparaît à l'inverse comme le propre de la science, et c'est en son nom qu'un écrivain peut être dit « scientifique ». Les trajectoires personnelles de certains savants et le rôle de la fiction dans la construction d'un savoir peuvent néanmoins perturber cette répartition où la préemption d'une faculté trahit des enjeux de pouvoir. Les parcours individuels restitués dans la troisième section de ce chapitre témoignent dans cette perspective d'une pluridisciplinarité qui n'est plus celle du « philosophe » des Lumières : même si elle a pour but d'être relativisée par l'expérience particulière, la référence à une « discipline » y fonctionne désormais comme un

⁷ Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin* [1831], *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1979, t. X, p. 75.

⁸ Cette expression donne son titre à l'ouvrage polémique des physiciens Alan Sokal et Jean Bricmont (*Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997) qui dénonçaient la récupération, fautive selon eux, de concepts physico-mathématiques par les sciences humaines. Sur cet aspect voir en particulier les textes 4, 7 et 8.

cadre théorique, mais aussi idéologique. Au travers des textes collectés, ce sont en définitive ces cadres que ce chapitre entend exhumer, pour en donner à voir les fondements partisans.

Bertrand Marquer

58. De l'algébromanie

Joseph-François Michaud, « De l'algébromanie », *Journal des débats*, 24 fructidor an 10 / 11 septembre 1802 [titre donné lors de la reprise de cet article dans *Le Spectateur français au XIX^e siècle*, t. 2, p. 339-343].

*Célèbre entrepreneur en librairie, Joseph Michaud (1767-1839) a surtout laissé son nom à l'imposant projet de Biographie universelle ancienne et moderne qu'il conçoit et lance avec son frère Louis-Gabriel sous le premier Empire (52 vol. de 1811 à 1828). Tous deux sont « hommes de lettres, publicistes connus et royalistes indéfectibles »⁹. Historien mais également poète, Joseph Michaud est notamment l'auteur du Printemps d'un proscrit (1803). Au tournant du XVIII^e siècle, il intervient régulièrement dans la presse généraliste, particulièrement dans le Journal des débats où parut une première fois cette charge satirique contre la vogue des mathématiques. Notons que ce ne sont pas les mathématiques en elles-mêmes qui sont ciblées, mais la tendance à user de la langue des calculs et de la mesure sur les matières traditionnelles de la philosophie morale (voir aussi les textes 5 et 233). Cette crainte d'un possible empiètement représente un des thèmes obsessionnels de l'époque. Fondée sur une critique cinglante du pédantisme, elle alimente le dossier instruit contre une certaine image des Lumières. C'est dans cette perspective qu'il convient de situer la référence polémique au savant *Maupertuis. Plus globalement, la solennité du ton, qui succède bien vite au plaisant apologue et culmine dans la dramatique mise en jeu du « caractère national », suggère bien la teneur idéologique des débats postévolutionnaires sur la nouvelle délimitation des lettres et des sciences.*

SZ

J'étais dernièrement dans mon cabinet à écrire un morceau de littérature, lorsque je reçus la visite d'un de mes anciens camarades de collège, qui n'avait jamais pu apprendre sur les bancs un seul mot de la langue de Cicéron, et qui cependant se croit un très grand personnage, depuis qu'il a ouvert quelques livres de mathématiques. Comme tous les faux savants, il a la manie bien plus que le goût de la science ; sa passion pour l'algèbre et la géométrie lui a fait perdre le peu d'esprit que je lui avais connu autrefois, et je ne daignerais pas en parler ici, s'il ne ressemblait pas à beaucoup de gens, dont le nom est arrivé jusqu'au public. Sa conversation est toujours hérissée de termes techniques ; dans ses propos les plus légers, il a toujours l'art d'introduire les *sommes*, les *masses*, les *bases*, la *force centripète*, la *force centrifuge*, la *force de projection*, etc. Son front ne se déride jamais qu'à l'aspect d'une *ellipse*, d'un *cône*, d'un *parallélogramme* ; il ne connaît rien de beau comme le *binôme* de Newton et le *quarré* de l'*hypoténuse*. Dans un paysage, il ne voit que des *lignes droites*, des *lignes courbes*, des *angles saillants et rentrants*. Une femme, pour me servir de ses propres termes, l'avait attiré dans sa *sphère d'attraction*, parce qu'il avait trouvé dans ses traits toute la précision des formes géométriques, il lui a exprimé sa passion en algèbre ; il a résolu au moins vingt problèmes d'équation dans ses missives galantes.

[...] Après m'avoir développé son système, mon mathématicien s'approcha de mon bureau et me demanda ce que j'écrivais. Je pense, me dit-il, que vous n'avez pas l'esprit assez frivole pour écrire en vers. Non, lui répondis-je, je fais de la prose. – De la prose ! c'est encore pire ; je vois bien que vous n'avez pas suivi les progrès de l'esprit humain, et que vous êtes resté en arrière d'un siècle ; il se mit à lire quelques pages de ce que j'avais écrit, et il me dit d'un ton doctoral : « Votre ouvrage me paraît *basé* sur d'assez bons principes ; on ne peut qu'en approuver les *masses*, mais il ne réussira pas, attendu qu'on n'y trouve pas un seul problème résolu par $a + b = x$ ». Il me reprocha d'avoir sacrifié aux grâces et il m'invita à retrancher toutes les antithèses, les comparaisons, les métaphores, et à les remplacer par des chiffres arabes qui faisaient toujours merveille, même dans un morceau de littérature légère.

⁹ Pierre-François Burger, « La *Biographie universelle* des frères Michaud », dans Jean-Claude Bonnet (dir.), *L'Empire des Muses. Napoléon, les Arts et les Lettres*, Paris, Belin, 2004, p. 276. Voir également Jean-Luc Chappey, *Ordres et désordres biographiques. Dictionnaires, listes de noms, réputation, des Lumières à Wikipédia*, Seyssel, Champ Vallon, 2013, chap. 1.

Là-dessus, il se mit à me citer un discours de Maupertuis sur le *Bonheur*¹⁰, lequel est tout entier écrit en algèbre. Il me cita un discours sur l'*Économie Politique*, couronné depuis peu par une société savante et dans lequel les questions les plus simples sont traitées en raisonnements algébriques. Il me parla d'une grammaire française du citoyen Butet¹¹, dans laquelle l'auteur a fait la plus heureuse application des mathématiques aux principes de la langue française.

[...] À quoi servent les mathématiques dans le commerce ordinaire de la vie ? Pourquoi veut-on que les calculs décident de nos goûts, que le froid compas mesure nos plaisirs ? Un jour viendra, et ce jour n'est pas loin peut être, où la danse deviendra une science exacte ; on ne pourra être admis dans un bal qu'après avoir fait un cours de géométrie transcendante ; on fera des romans en chiffres ; on composera des tragédies en algèbre ; on méprisera Racine qui ne connaissait que les Grecs et les Latins et qui ne savait pas un mot ni des *sections coniques* ni du calcul *intégral* et des *infiniment petits*. Je ne crains pas de le dire, la manie des mathématiques peut contribuer, plus qu'on ne pense, à changer le caractère national, et les Français ne peuvent que perdre au change.

[...] Encore une fois, les mathématiques sont bonnes en soi, mais c'est un travers de croire que tout doive se faire par la géométrie, et qu'on ne puisse rien faire sans elle. La morale ne s'explique point par des lignes ; les beaux-arts n'ont rien de commun avec la science des angles.

Les sciences et les arts se prêtent un mutuel appui, mais ils ont leur indépendance, ils ont leurs barrières, qu'on ne peut franchir impunément. [...] L'algèbre peut être un fort beau langage ; il ne faut pas pour cela l'introduire dans le *Dictionnaire* de l'Académie ; et, n'en déplaît aux mathématiciens, toutes les fois qu'il s'agit de littérature, je persiste à croire qu'il est plus convenable de parler *français*, si cela est encore possible.

¹⁰ Dans sa lettre « Sur le bonheur », le philosophe et mathématicien Pierre Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759) avait évoqué la « somme de bonheur » réservée à chaque humain avant de filer plus longuement la comparaison mathématique : « S'il est permis de comparer une substance spirituelle avec les corps, je dirais que comme pour les machines en mouvement il y a un certain état auquel elles reviennent toujours, quel que soit l'effet des mouvements étrangers qu'on peut leur avoir imprimés, ce que les Mathématiciens appellent *statum permanentem* ; de même l'âme, quelles que soient les secousses extraordinaires qui l'aient agitée, revient bientôt à un certain état de contentement ou de détresse, qui est proprement *son état permanent* », *Œuvres*, Hildesheim, Georg Olms, 1965 (reprint de l'édition de Lyon, 1768), t. 2, p. 226-227. Dans son éloge de Montesquieu lu à Berlin en 1755, Maupertuis considère encore qu'« on peut considérer le bonheur et le malheur comme les Géomètres considèrent la quantité, qu'ils distinguent en positive et négative ; et dire que le bonheur réel de la société est la somme qui reste après la déduction faite de tous les malheurs particuliers » (*ibid.*, t. 3, p. 404).

¹¹ Allusion à l'*Abrégé d'un cours complet de lexicologie à l'usage des élèves de la quatrième classe de l'École polymathique* que Pierre-Roland-François Butet (1769-1825), professeur de physique au Lycée républicain et membre de la Société des Observateurs de l'homme, avait publié, en 1801, chez Renouard. L'ouvrage rencontra un écho certain, comme en atteste sa recension par Pierre Chaussard dans la *Décade philosophique* (30 brumaire an IX / 21 novembre 1800, n° 6, p. 326-331 ; puis 10 frimaire an IX / 1^{er} décembre 1800, n° 7, p. 395-398). Voir Françoise Dougnac, « La néologie », *Histoire Épistémologie Langage*, t. 4, fasc. 1, 1982, p. 67-72.

59. Des « naturalistes plus poètes qu’observateurs »

« Éloge de M. de Lamarck », par le Baron Georges Cuvier lu à l’Académie des Sciences, le 26 novembre 1832 (par le baron Silvestre), *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l’Institut de France*, Paris, Firmin Didot frères et C^{ie}, 1832, p. II et XIX-XXI.

Georges Cuvier fut le plus célèbre défenseur du fixisme, théorie selon laquelle les espèces n’évoluent pas. Il avait un grand mépris pour Lamarck*, un des plus grands naturalistes français à avoir défendu une théorie de l’évolution des espèces. Il écrivit de lui un portrait assassin, sous prétexte d’éloge académique, caricaturant ses idées pour mieux les discréditer. Après avoir posé que les grands savants sont ceux qui ne se laissent pas égarer par la fantaisie de leur imagination mais savent tirer des faits des conclusions indiscutables, Cuvier fait de Lamarck le type du savant fantaisiste, entraîné par une imagination fantasque. Il compare alors sa théorie aux romans et à la poésie pour la disqualifier. Il avait déjà critiqué Geoffroy-Saint-Hilaire* pour son idée d’évolution des espèces « qui n’a de réalité que dans l’imagination de quelques naturalistes plus poètes qu’observateurs¹² ».*

NW

D’autres, d’un esprit non moins vif, non moins propre à saisir des aperçus nouveaux, ont eu moins de sévérité dans le discernement de l’évidence ; aux découvertes véritables dont ils ont enrichi le système de nos connaissances, ils n’ont pu s’empêcher de mêler des conceptions fantastiques ; croyant pouvoir devancer l’expérience et le calcul, ils ont construit laborieusement de vastes édifices sur des bases imaginaires, semblables à ces palais enchantés de nos vieux romans que l’on faisait évanouir en brisant le talisman dont dépendait leur existence. Mais l’histoire de ces savants moins complètement heureux n’est peut-être pas moins utile ; autant les premiers doivent être proposés sans réserve à notre admiration, autant il importe que les autres le soient à notre étude ; la nature seule produit des génies du premier ordre ; mais il est permis à tout homme laborieux d’aspirer à prendre son rang parmi ceux qui ont servi les sciences, et il le prendra d’autant plus élevé qu’il aura appris à distinguer par de notables exemples les sujets accessibles à nos efforts, et les écueils qui peuvent empêcher d’y atteindre. C’est dans ce but qu’en traçant cette vie de l’un de nos plus célèbres naturalistes, nous avons pensé qu’il était de notre devoir, en accordant de justes louanges aux grands et utiles travaux que la science lui doit, de signaler aussi ceux de ses ouvrages où trop de complaisance pour une imagination vive l’a conduit à des résultats plus contestables, et de marquer, autant qu’il est en nous, les causes et les occasions de ces écarts, ou, si l’on peut s’exprimer ainsi, leur généalogie. [...]

Mais comment sont venus à la vie les êtres qui montrent plus de complication et que la génération spontanée ne pouvait pas produire ? Rien encore, se disait-il, de si facile à concevoir. Que l’orgasme¹³, excité par ce fluide organisateur, vienne à se prolonger, il augmentera la consistance des parties contenant, il les rendra susceptibles de réagir sur les fluides en mouvement qu’elles contiennent, il y aura irritabilité, et l’irritabilité aura le sentiment pour conséquence ; le premier effort de l’être commençant ainsi à se développer, devra tendre à le faire subsister, à lui former un organe nutritif. Voilà une cavité alimentaire ! D’autres besoins, d’autres désirs, produits par les circonstances, amèneront d’autres efforts, qui feront naître d’autres organes ; car, par une hypothèse de plus ajoutée à toutes les autres,

¹² *Histoire naturelle des poissons*, par MM. Cuvier et Valenciennes, Paris, Levrault, t. 1, 1828, p. 406. Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire se plaint de cette attaque dans *Sur le principe de l’unité de composition organique ; Discours servant d’introduction aux leçons professées au Jardin du Roi*, Paris, Pichon et Didier libraires-commissionnaires, 1828.

¹³ Dans la théorie de Lamarck, l’orgasme est l’agitation des humeurs qui cherchent à s’évacuer, provoquant un gonflement ou une irritation des organes.

ce ne sont pas les organes, c'est-à-dire la nature et la forme des parties, qui donnent lieu aux habitudes et aux facultés ; ce sont les habitudes, la manière de vivre, qui, avec le temps, font naître les organes : c'est à force de vouloir nager qu'il vient des membranes aux pieds des oiseaux d'eau ; à force d'aller à l'eau, à force de ne vouloir pas se mouiller, que les jambes s'allongent à ceux de rivage ; à force de vouloir voler, que les bras de tous se produisent en ailes, et que les poils et les écailles s'y développent en plumes : et que l'on ne croie pas que nous ajoutions ni retranchions rien, nous employons les propres termes de l'auteur.

On comprend que ces principes une fois admis, il ne faut plus que du temps et des circonstances pour que la monade ou le polype finissent par se transformer graduellement et indifféremment en grenouille, en cigogne, en éléphant. Mais l'on comprend aussi, et M. de Lamarck ne manque pas de le déclarer, qu'il n'y a point d'espèces dans la nature, et que si les hommes se sont fait des idées contraires, cela ne vient que du temps qui a été nécessaire pour amener ces innombrables variétés de formes sous lesquelles la nature vivante nous apparaît aujourd'hui ; résultat qui dut sembler bien pénible à un naturaliste dont presque toute la longue vie avait été consacrée à la détermination de ce que jusque-là il avait cru des espèces, soit dans les plantes, soit dans les animaux, et dont, il faut le dire, le mérite le plus reconnu avait consisté dans cette détermination.

Quoi qu'il en soit, M. de Lamarck reproduisit cette théorie de la vie dans tous les ouvrages zoologiques qu'il publia depuis ; et quelque intérêt que ces ouvrages excitassent par leurs parties positives, personne ne crut leur partie systématique assez dangereuse pour mériter d'être attaquée ; on la laissa dans la même paix que la théorie chimique, et par la même raison : c'est que chacun put s'apercevoir qu'indépendamment de bien des paralogismes de détail, elle repose aussi sur deux suppositions arbitraires : l'une, que c'est la vapeur séminale qui organise l'embryon ; l'autre, que des désirs, des efforts, peuvent engendrer des organes. Un système appuyé sur de pareilles bases peut amuser l'imagination d'un poète ; un métaphysicien peut en dériver toute une autre génération de systèmes ; mais il ne peut soutenir un moment l'examen de quiconque a disséqué une main, un viscère, ou seulement une plume.

60. Bernardin de Saint-Pierre, « demi-savant »

Charles-Augustin Sainte-Beuve, « Bernardin de Saint-Pierre » (octobre 1836), *Portraits littéraires. Nouvelle édition*, t. II, Paris, Didier, libraire-éditeur, 1852, p. 122-124.

Le critique littéraire Sainte-Beuve n'est pas spécialiste de science et ne prétend donc pas juger le fond scientifique des textes de l'auteur des Études de la nature (1784). Il émet toutefois une critique sévère sur la pertinence d'un mélange de sensibilité, de science, de morale et de religion qui pouvait encore séduire à la fin du siècle précédent mais ne satisfait plus les exigences d'un lecteur moderne. C'est ce positionnement, à cheval sur des magistères désormais bien distincts, qui disqualifie l'écrivain.

NW

Comme science, il ne nous appartient pas de juger les *Études*, et nous ne hasarderons qu'un mot. C'était certes une position à prendre, un point de vue heureux à relever vers cette fin du XVIII^e siècle, que d'assembler et de déduire les accords, les harmonies animées du tableau de la nature, et de faire sentir la chaîne et, s'il se pouvait, l'intention de ces douces lois. Charles Bonnet* le tenta à Genève, et Bernardin de Saint-Pierre en France. On avait tant insisté sur les désaccords, les bouleversements, les hasards, qu'il y avait nouveauté à la fois et vérité dans ce parti. Bernardin refit en quelque sorte le livre de Fénelon*, en profitant des observations amassées dans l'intervalle, et en s'arrêtant avec plus de complaisance sur la nature, cette œuvre vivante et cette ouvrière de Dieu. Son livre, et en général tous ses ouvrages depuis les *Études* jusqu'aux *Harmonies*, sont en ce sens une espèce de compromis entre l'ancien spiritualisme chrétien et l'observation irrécusable, je dirai aussi, le culte croissant de la nature : dans ses croyances à l'immortalité, il essaye, par exemple, de donner au ciel chrétien une réalité naturelle en faisant aller les âmes dans les planètes ou dans le soleil. Mais, scientifiquement parlant, son point de vue n'était qu'un aperçu heureux, instantané, un ensemble mêlé de lueurs vraies et de jours faux, et d'où il ne pouvait sortir autre chose que la peinture même qu'il en offrait, et l'impression enthousiaste, affectueuse, qu'elle ferait naître. Le point de vue des causes finales n'est jamais fécond pour la science, et rentre tout entier dans la poésie, dans la morale, dans la religion; ce ne peut être au plus que le moment de prière du savant, après quoi il faut qu'il se remette à l'examen, à l'analyse.

Son premier mot une fois articulé, Bernardin de Saint-Pierre* ne fit plus que se répéter en variant plus ou moins ses adorations et ses nuances. Les Jussieu* cependant pour la botanique, Haller*, Vicq d'Azyr*, Cabanis* pour la physiologie animale, Lavoisier*, Laplace*, Berthollet*, pour la physique et la chimie, poussaient dans des voies diverses, en savants, ce qu'il essayait d'embrasser par un composé d'étude ingénieuse, mais partielle, et d'inductions illusoire. M. de Humboldt*, de nos jours, pour les grandes observations végétales en divers climats, a donné sur plus d'un point consistance et réalité scientifique à ce qui n'existait chez Bernardin qu'à l'état de vue attrayante et passagère ; Lamartine, de son côté, a repris en pur poète bien des inspirations de Bernardin, et les a rajeunies, fécondées. Mais cette union, chez Bernardin, du demi-savant, du poète et du peintre, cette combinaison mixte qui ne pouvait se transmettre ni faire école utilement, soit pour les savants, soit pour les poètes, fut du moins belle et séduisante en lui. Tant de notions amassées de partout sur les plantes, sur les climats, tant de maximes morales sur la société et sur l'homme, ce mélange de vérités, d'hypothèses et de chimères, venant à se rencontrer sous des inclinaisons favorables vers l'horizon attiédi, peignirent divinement le nuage et firent tout d'abord arc-en-ciel.

61. L'« élucubration "expérimentale" de M. Zola »

D^r René Ferdas [Ferdinand Dassy], « La Physiologie expérimentale et Le Roman expérimental. Claude Bernard et M. Zola » [1881], *Zola*, éd. Sylvie Thorel-Cailleteau, Paris, coll. « Mémoire de la critique », PU Paris-Sorbonne, 1998, p. 133-136, 137-140 et 144.

On sait peu de choses sur ce « docteur » qui se présente ici comme un disciple de Claude Bernard, si ce n'est qu'il est le nom de plume de Ferdinand Dassy* (Charles Joliet, Les Pseudonymes du jour, Paris, E. Dentu, 1884), qui fut l'éditeur en 1875 de Cours de zoologie et de Cours de géologie professés à la Faculté des sciences de Poitiers. Celui qui se présentait alors comme un licencié ès sciences naturelles, préparateur à la Faculté des sciences, édita par la suite les Leçons sur la physiologie du système nerveux de Mathias Duval (1883), avant de publier une « étude financière » sur les Ordures ménagères, leur enlèvement et leur traitement, en 1909. Le docteur René Ferdas avait quant à lui déjà publié, un an avant ce pamphlet contre Zola, des Études de physiologie théologique. Accouplement des sexes et mariage, accouchement et embryologie selon les théologiens. Qu'il ait ou non réellement fréquenté Claude Bernard, Ferdas-Dassy fait ici de l'illustre physiologiste, mort en 1878, l'emblème de la Science véritable, à laquelle il oppose le charlatanisme de l'écrivain. La pensée analogique qui structure Le Roman expérimental (1880, voir texte ###) est en effet pour lui le signe d'un opportunisme décomplexé, car s'il va de soi que le physiologiste peut avoir « l'imagination du poète », le romancier ne saurait, quant à lui, prétendre à la « rigueur d'une vérité scientifique ».*

BM

M. Zola, romancier bruyant, s'est imaginé de détacher quelques phrases d'un livre de Claude Bernard et de les délayer dans un magma filandreux qu'il a appelé : *Le Roman expérimental* ; il a accompli cette cuisine dans le but de composer une mixture destinée à être avalée par le bon public. Tout est donc possible aujourd'hui : il ne nous semblerait pas maintenant extraordinaire qu'un docteur ingénieux s'avisât un jour de nous servir un nouveau système de médecine en distillant quelques passages de *L'Assommoir* et en se retranchant adroitement, dans tous les cas, derrière l'autorité de M. Zola.

Certes, nous, les élèves de Claude Bernard, qui l'avons connu, aimé et suivi, qui travaillons chaque jour à l'œuvre qu'il nous a léguée, nous avons bien entendu dire que les chroniqueurs des gazettes périodiques faisaient quelque tapage autour d'un romancier, lequel, racontaient-ils, essayait de justifier la forme et l'esprit de ses élucubrations littéraires en se proclamant le disciple et le continuateur de Claude Bernard ; nous trouvions que les chroniqueurs avaient beaucoup d'imagination et de malice. Mais voici qu'on est venu nous affirmer que tout cela était sérieux et que le romancier en question avait publié un livre dans lequel il s'appliquait à donner une explication de ses prétentions et à mettre leur légitimité en évidence. Nous avons acheté ce livre par curiosité et nous n'exagérons rien en affirmant très sincèrement qu'après l'avoir lu, nous sommes resté pendant plusieurs jours dans un état d'étonnement, de stupéfaction d'où il ne nous a été possible de sortir qu'après un examen approfondi de l'élucubration « expérimentale » de M. Zola.

Si ce livre n'était pas là, sur ma table, si je ne pouvais pas le toucher, l'ouvrir, si cela enfin n'était pas imprimé, je croirais encore par instants être le jouet d'une hallucination fantastique. Je demeurerais même encore aujourd'hui ahuri sous le coup étourdissant que le *factum* de M. Zola m'a asséné, si je ne pensais qu'il est réellement scandaleux et triste de voir le bon sens public aussi impudemment berné et si, d'autre part, je n'avais devant moi l'austère et bonne figure de notre vénéré maître Claude Bernard qui semble m'encourager de son doux et mélancolique sourire à débarrasser sa mémoire de la promiscuité monstrueuse que M. Émile Zola a eu l'indécence de lui infliger.

Pour que mes lecteurs, traîtreusement embourbés par M. Zola, puissent émerger au-dessus de la pâteuse logomachie du *Roman expérimental*, pour qu'ils puissent aisément me

suivre, il est tout d'abord nécessaire que je leur expose brièvement l'œuvre de Claude Bernard.

Cl. Bernard est le plus grand physiologiste des temps modernes ; par le secours d'expériences habilement conduites sur des animaux, il a pénétré très avant dans le mécanisme de nombreuses fonctions organiques jusqu'alors obscures, telles que les fonctions du foie, de la moelle épinière, des nerfs moteurs et sensitifs ; ses leçons sur les substances toxiques, les anesthésiques, l'asphyxie, la chaleur animale, le diabète, etc., sont des monuments impérissables, il a écrit d'admirables pages sur la méthode à suivre dans l'expérimentation physiologique, en un mot, sur la méthode expérimentale, c'est-à-dire sur la façon d'interroger la nature et de lui arracher ses secrets en expérimentant sur des animaux vivants.

[...]

Telle est en quelques mots l'esquisse générale de la méthode expérimentale de Cl. Bernard, méthode suivant laquelle on étudie chaque jour dans les laboratoires de physiologie les fonctions du cœur, des vaisseaux, des organes de la digestion, du système nerveux et de tous les autres systèmes de l'économie grâce à laquelle la physiologie, la médecine et la thérapeutique ont fait depuis vingt ans des progrès considérables.

– Pourra-t-on dès lors ne pas partager ma profonde stupeur en entendant un romancier qui a écrit les *Contes à Ninon*, *Le Bouton de rose*, *La Faute de l'abbé Mouret*, *L'Assommoir*, *Une page d'Amour*, *Nana*, etc.¹⁴, se prétendre le disciple de Claude Bernard ? – Assimiler un procédé de style à un procédé de vivisection sur un animal vivant... Qu'est-ce à dire ? cela ne relève-t-il pas directement de la pathologie mentale ?

Il faut donc le constater. Un certain jour, quelque hasard capricieux a fait tomber entre les mains de M. Zola le livre de Claude Bernard : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, et, du coup, M. Zola eut le cerveau notablement contusionné.

Voilà, s'est-il écrié, « un livre d'un savant dont l'autorité est décisive », ce livre va « me servir de base solide », il sera « le terrain sur lequel je m'appuie ».

Et la chose lui a paru éminemment simple :

Ce ne sera donc qu'une compilation de textes, car je compte sur tous les points me retrancher derrière Cl. Bernard. Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot *médecin* par le mot *romancier* pour rendre ma pensée claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique.

Je signale le procédé de M. Zola ; il est élémentaire et par conséquent à la portée de tous les corps de métier de la société. Supposez, par exemple, qu'un ouvrier de la compagnie nocturne que M. Zola connaît bien, ait l'ambition de composer un traité didactique sur les matières de sa profession, il n'aura évidemment qu'à prendre l'« Introduction à l'étude de la médecine expérimentale » de Cl. Bernard, et il lui suffira de remplacer le mot *médecin* par le mot *vidangeur*, pour rendre sa pensée claire, et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique¹⁵.

¹⁴ À côté des traditionnels romans illustrant la « littérature putride » produite par Zola (l'alcoolisme de *L'Assommoir*, la prostitution de *Nana*), Ferdas choisit ici de mentionner des œuvres qui n'ont qu'un lointain rapport avec le roman expérimental (les *Contes à Ninon* de 1864, la pièce de théâtre *Le Bouton de rose*, qui connut un cinglant échec en 1878), ou qui peuvent infirmer, par leur tonalité et leur thème central, la prétention scientifique du romancier naturaliste (la passion amoureuse dans *Une page d'amour* et dans *La Faute de l'abbé Mouret*).

¹⁵ Ferdas joue ici avec un ressort traditionnel de la critique anti-zolienne, qui aime à représenter le père du roman expérimental en « vidangeur des lettres ».

En somme, ainsi que le dit très bien M. Zola, il n'y a à faire en tout ceci « qu'un travail d'adaptation. » – Veuillez toutefois prononcer *adaptation* à la façon britannique : « *adaptécheune*¹⁶ ».

Oui, « l'adaptation » de M. Zola est d'un artifice commode et facile à suivre pour tous ceux qui voudront en essayer ; il ne s'agit que de redire de temps en temps, à l'instar de M. Zola :

« je ne saurais trop répéter que je prends tous mes arguments dans Cl. Bernard. »

Ou bien, il suffit de reproduire une page absolument quelconque du traité du célèbre physiologiste, en ajoutant :... « J'ai donné toute cette page parce qu'elle est de la plus haute importance. »

On peut encore se contenter de faire précéder simplement cette page de ces quatre mots : « Écoutez ces lignes d'introduction. »

Autre exemple « d'adaptation » :

« Telle est la réponse que Cl. Bernard fait pour nous, romanciers naturalistes. Tout cela s'applique au roman expérimental. Mettez ici le mot *roman* à la place du mot *médecine* et le passage reste vrai¹⁷. »

Enfin, si l'on veut atteindre le comble de l'art dans « l'adaptation », voici comment il faut procéder, en prenant M. Zola pour guide et pour modèle.

Ce que j'ai répété vingt fois : que le naturalisme n'était pas une fantaisie personnelle, qu'il était le mouvement même du siècle, Cl. Bernard le dit aussi avec plus d'autorité et peut-être le croira-t-on...

Suit un long extrait de Cl. Bernard dans lequel, bien entendu, il n'est pas le moins du monde question de ce fait, à savoir que le naturalisme n'est pas une fantaisie personnelle de M. Zola et qu'il est le mouvement même du siècle¹⁸. Cl. Bernard y traite simplement des avantages de la méthode expérimentale dans les sciences. Mais cela importe peu ; il est certain, en effet, que M. Zola aurait aussi bien pu citer sept cent soixante-dix-neuf autres pages de Cl. Bernard pour prouver que le naturalisme est le mouvement même du siècle, etc. ; il avait cette page-là sous la main, ce n'était pas la peine d'en chercher une autre.

Il n'est donc pas indispensable d'être bien malin pour *adapter* Cl. Bernard ; l'essentiel est de « connaître le truc ».

[...]

¹⁶ Il semble qu'il faille voir ici une allusion à la notion darwinienne d'« adaptation » formulée dans *L'Origine des espèces* (traduit en français en 1862). Darwin est en effet cité dans *Le Roman expérimental*. Ferdas vise, à travers cette « façon britannique », non le savant lui-même, mais l'autre grande caution scientifique utilisée par Zola pour dégager une « loi » (l'hérédité) de sa poétique romanesque.

¹⁷ Ferdas fond ici deux passages différents du *Roman expérimental*, ce qui lui permet de simplifier le raisonnement analogique utilisé par Zola, plus subtil dans le texte original : « Telle est la réponse que Claude Bernard fait pour nous, romanciers naturalistes, aux critiques qui se sont moqués de nos prétentions à la science. Nous ne sommes ni des chimistes, ni des physiciens, ni des physiologistes ; nous sommes simplement des romanciers qui nous appuyons sur les sciences. Certes, nos prétentions ne sont pas de faire des découvertes dans la physiologie, que nous ne pratiquons pas ; seulement, ayant à étudier l'homme, nous croyons ne pas pouvoir nous dispenser de tenir compte des vérités physiologiques nouvelles ». La « réponse » de Claude Bernard revendiquée par Zola est le fait que, pour le physiologiste, l'analogie entre champs disciplinaires distincts est productrice de savoir : les « sciences », écrit Claude Bernard, « possèdent chacune, sinon une méthode propre, au moins des procédés spéciaux, et de plus, elles se servent réciproquement d'instruments les unes aux [*sic*] autres. [...] Dans ce secours mutuel que se prêtent les sciences, il faut bien distinguer le savant qui fait avancer chaque science de celui qui s'en sert » (*Le Roman expérimental*, Charpentier, 1881, p. 36).

¹⁸ La citation servait pourtant une nouvelle fois la pensée analogique de Zola : « La révolution que la méthode expérimentale, écrit-t-il, a opérée dans les sciences, consiste à avoir substitué un critérium scientifique à l'autorité personnelle. Le caractère de la méthode expérimentale est de ne relever que d'elle-même, parce qu'elle renferme en elle son critérium, qui est l'expérience. Elle ne reconnaît d'autre autorité que celle des faits, et elle s'affranchit de l'autorité personnelle » (*ibid.*, p. 42). Or, la révolution que Zola entend introduire dans les lettres cherche bien à substituer à « l'autorité personnelle » de l'auteur le « tempérament » du romancier-enquêteur.

Non content d'avoir aligné des phrases et des idées contradictoires dans le chaos desquelles il aurait peine à se comprendre lui-même ; non content d'avoir tenté de défigurer grossièrement Cl. Bernard, M. Zola essaie, comme dernier exploit, de décocher à l'illustre physiologiste le coup de pied de l'âne. Après s'être dépensé en « adaptation », il veut s'escrimer à la *réfutation*.

Cl. Bernard écrit : « Pour les arts et pour les lettres, la personnalité domine tout. Il s'agit là d'une création spontanée de l'esprit et cela n'a rien de commun avec la constatation des phénomènes naturels dans lesquels notre esprit ne doit rien créer. »

Ah ! pour le coup, s'écrie finement M. Zola, « je surprends un des savants les plus illustres dans ce besoin de refuser aux lettres l'entrée du domaine scientifique. » – Cl. Bernard n'a certainement jamais eu la pensée « de refuser aux lettres l'entrée du domaine scientifique. » Cl. Bernard était un littéraire par excellence, ses œuvres scientifiques sont des modèles de style, d'admirables chefs-d'œuvre de la langue française, dans lesquels, suivant l'expression de M. J.-B. Dumas, l'imagination du poète se mêle à la rigueur du géomètre¹⁹ ; – M. Zola ayant écrit une douzaine de romans plus ou moins pornographiques, éprouve le besoin de réclamer son « entrée dans le domaine scientifique, » et il ajoute avec une outrecuidance monumentale : « Je ne sais de quelles lettres Cl. Bernard veut parler dans sa définition. Sans doute il songe à la poésie lyrique, *car il n'aurait pas écrit la phrase en pensant au roman expérimental*, aux œuvres de Balzac, de Stendhal²⁰. »

Or çà, vous conviendrez qu'il ne faut pas être le premier venu, c'est-à-dire qu'il faut être M. Zola pour avoir eu l'idée de ce tableau saisissant : Cl. Bernard arrêtant sa plume et n'écrivant pas une phrase sous le coup de vagues pressentiments à la pensée de la publication future du « Roman expérimental. » (Prix : trois francs cinquante) !

¹⁹ La formule avait été utilisée dans le discours prononcé aux funérailles de Claude Bernard, recueilli dans *La Science expérimentale*, Paris, J.-B. Baillière, 1878, p. 10 : « Les phénomènes physiques de la vie n'ont plus d'inaccessibles secrets. Les problèmes qui s'y rapportent ont tous été abordés par Claude Bernard avec confiance, poursuivis avec obstination. Il en est peu qu'il n'ait résolus, et dont il n'ait ramené la solution, à force de génie, à ces formules élégantes et simples où l'imagination du poète se mêle à la rigueur de la géométrie ». Le chimiste Jean-Baptiste Dumas (1800-1884) était alors vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et membre de l'Académie française.

²⁰ Zola conclut alors : « Je ne puis que répéter ce que j'ai dit : si nous mettons la forme, le style à part, le romancier expérimentateur n'est plus qu'un savant spécial, qui emploie l'outil des autres savants, l'observation et l'analyse. Notre domaine est le même que celui du physiologiste, si ce n'est qu'il est plus vaste. » (*Le Roman expérimental*, op. cit., p. 48). Or, pour Ferdas, la littérature semble précisément avoir pour domaine le « style », qui peut éventuellement agrémenter la transmission d'un savoir scientifique, comme dans le cas de Claude Bernard. (Voir ce qu'en dit Bernard lui-même dans le texte ###.)

62. Le mythe littéraire d'une alchimie maudite

Marcellin Berthelot, *Origines de l'alchimie*, Paris, Georges Steinheil, 1885, p. 17-19.

Le chimiste Marcellin Berthelot tâche, lorsqu'il fait l'histoire de la chimie, de montrer qu'elle a ses origines dans l'alchimie. En effet, selon lui, le lien avec l'alchimie permet de réaffirmer la nécessité de se livrer à des expérimentations en chimie et de ne pas s'en tenir à des classifications théoriques. Il cite alors quelques poèmes et les désigne comme des lieux de diffusion d'idées savantes révolues : les poètes cités contribuent à rendre encore vivaces les mythes de l'origine de l'alchimie contre lesquels Berthelot se dresse pour tenter de définir une alchimie « savante ». Les trois textes qu'il cite manifestent que, dans l'esprit des romantiques et encore dans celui de Leconte de Lisle, la science pouvait être conçue comme un aspect de la révolte (prométhéenne, luciférienne ou caïnite) contre la fatalité, qu'elle soit sacrilège ou salvatrice.*

AGW

Dès la plus haute antiquité d'ailleurs, ceux qui s'occupent de l'extraction et du travail des métaux ont été réputés des enchanteurs et des magiciens. Sans doute ces transformations de la matière, qui atteignent au-delà de la forme et font disparaître jusqu'à l'existence spécifique des corps, semblaient surpasser la mesure de la puissance humaine : c'était un empiètement sur la puissance divine.

Voilà pourquoi l'invention des sciences occultes et même l'invention de toute science naturelle ont été attribuées par Zosime et Tertullien aux anges maudits²¹. Cette opinion n'a rien de surprenant dans leur bouche ; elle concorde avec le vieux mythe biblique de l'arbre du savoir, placé dans le Paradis terrestre et dont le fruit a perdu l'humanité. En effet la loi scientifique est fatale et indifférente ; la connaissance de la nature et la puissance qui en résulte peuvent être tournées au mal comme au bien : la science des sucres des plantes est aussi bien celle des poisons qui tuent et des philtres qui troublent l'esprit que celle des remèdes qui guérissent ; la science des métaux et de leurs alliages conduit à les falsifier aussi bien qu'à les imiter et à [les] mettre en œuvre pour une fin industrielle. Leur possession, même légitime, corrompt l'homme. Aussi les esprits mystiques ont-ils toujours eu une certaine tendance à regarder la science, et surtout la science de la nature, comme sacrilège, parce qu'elle induit l'homme à rivaliser avec les dieux. La conception de la science détruit, en effet, celle du Dieu antique, agissant sur le monde par miracle et par volonté personnelle : « C'est ainsi que la religion, par un juste retour, est foulée aux pieds ; la victoire nous égale aux dieux ! » s'écrie Lucrèce avec une exaltation philosophique singulière²². « Ne crois pas cependant, ajoute-t-il, que je veuille t'initier aux principes de l'impiété et t'introduire dans la route du crime²³. »

Par suite de je ne sais quelles affinités secrètes entre les époques profondément troublées, notre siècle a vu reparaître la vieille légende, oubliée depuis seize cents ans. Nos poètes, A. de Vigny, Lamartine, Leconte de Lisle, l'ont reprise tour à tour. Dans *Éloa*, A. de Vigny ne dit qu'un mot :

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres
Auraient vu jusqu'au fond des sciences obscures²⁴.

²¹ Zosime de Panopolis : un des premiers auteurs à avoir écrit sur l'alchimie, au III^e siècle à Alexandrie. Tertullien : historien romain ayant vécu à la fin du II^e siècle et au début du III^e siècle.

²² *Quare relligio pedibus subjecta vicissim*

Obteritur ; nos exaequat victoria caelo. (Lucrèce, *De Naturá rerum*, l. I) (nda).

²³ *Illud in his rebus vereor ne forte rearis*

Impia te rationis inire elementa, viamque

Endogredi sceleris... Ibid. (nda)

²⁴ En fait, ce n'est pas dans « *Éloa* » mais dans « *Le Déluge* » (imprimé juste avant « *Éloa* » dans les *Poèmes antiques et modernes*, 1826) d'Alfred de Vigny que se trouvent ces vers :

« Et la beauté du monde attestait son enfance ;

Mais Lamartine, dans la *Chute d'un Ange*, a serré de plus près le mythe. Il nous décrit la civilisation grandiose et cruelle des dieux géants, leur corruption, leur science, leur art des métaux :

Dès mon enfance instruit des arts mystérieux
Qu'on enseigne dans l'ombre aux successeurs des dieux²⁵...

Dans la douzième vision, au milieu des ministres de leurs crimes, apparaissent, par une assimilation presque spontanée, les agents des sciences maudites et les « alchimistes²⁶ ».

Leconte de Lisle a repris le mythe des enfants d'Énoch et de Caïn, à un point de vue plus profond et plus philosophique. Après avoir parlé d'Hénokia :

La ville aux murs de fer des géants vigoureux...
Abîme où, loin des cieus aventurant son aile,
L'ange vit la beauté de la femme et l'aima²⁷...

le poète oppose, comme Lucrèce, au Dieu jaloux qui a prédestiné l'homme au crime, la revanche de la science, supérieure à l'arbitraire divin et à la conception étroite de l'univers théologique :

J'effondrerai du ciel [*sic* pour « des cieus »] la voûte dérisoire...
Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas...
Dans l'espace conquis les Choses déchaînées
Ne t'écouteront plus quand tu leur parleras²⁸.

Tout suivait sa loi douce et son premier penchant,
Tout était pur encor. Mais l'homme était méchant.

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures ;
Les mortels savaient tout, et tout les affligeait ; »
(Citant probablement de mémoire, Berthelot se trompe légèrement sur « avaient ».)

²⁵ Le discours de la « Septième vision » se poursuit ainsi :

« Sachant peindre les sons et graver les paroles,
Écrire pour les yeux les choses en symboles,
Découvrir le métal, le tailler au ciseau,
Apprivoiser la brute et fasciner l'oiseau,
Par tous ces arts secrets dont j'avais l'habitude
Je voulus occuper ma longue solitude... » (Alphonse de Lamartine, *La Chute d'un ange*, 1838.)

²⁶ « Tout un peuple englouti dans ces antres funèbres

Habitait loin du jour ces sphères de ténèbres ;
Des desseins de Nemphed fourbes exécuteurs,
Alchimistes, bourreaux, prêtres, mutilateurs,
Faux prophètes, devins, artisans d'imposture,
Dans leurs fourneaux secrets profanant la nature,
Décomposant à l'œil, sous leurs coupables mains,
La sève de l'hysope et le sang des humains ;
Se vouant sous la terre à d'éternelles veilles
Pour imiter de Dieu les vivantes merveilles,
Lutter avec le feu, l'onde, la terre et l'air,
Frapper avec la foudre et luire avec l'éclair. » (*Ibid.*, « Douzième vision ».)

²⁷ Leconte de Lisle, « Qaïn », *Poèmes barbares*, 1862.

²⁸ *Ibidem*.

Il y avait déjà quelque chose de cette antinomie, dans la haine contre la science que laissent éclater le livre d'Énoch et Tertullien. La science est envisagée comme impie, aussi bien dans la formule magique qui force les dieux à obéir à l'homme, que dans la loi scientifique qui réalise, également malgré eux, la volonté de l'homme, en faisant évanouir jusqu'à la possibilité de leur pouvoir divin. Or, chose étrange, l'alchimie, dès ses origines, reconnaît et accepte cette filiation maudite.

63. Une satire de la chimie moderne

Théodore de Banville, « La chimie », *Lettres chimériques*, Paris, Charpentier et Cie, 1885, p. 330-333.

Les Lettres chimériques de Banville s'intitulent ainsi parce qu'elles ne furent jamais de réelles lettres envoyées à un destinataire mais aussi parce qu'elles expriment des idées en décalage avec leur époque. En effet, le poète, figure centrale de la constellation parnassienne, fuit la vulgarité de la vie moderne et cherche refuge dans le paganisme antique. Il s'adresse ici à Louis Ménard, poète et érudit antiquisant mais aussi chimiste, pour déplorer l'état de crasse des statues qui ornent les rues de Paris et pour lesquels la chimie n'a trouvé aucun moyen de préservation.*

NW

*Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine*²⁹... Cet être, d'ailleurs purement abstrait, c'est la Chimie moderne. Quoi ! cette reine impérieuse, cette faiseuse d'embarras, cette Locuste³⁰ à qui tous les philtres semblent familiers, n'a pas su trouver une composition, un vernis, une préparation qui, appliquée sur les statues de marbre placées en plein air, les préserve de la corruption et permette de les nettoyer par un lavage, sans les racler jusqu'à l'os ! — « Tu ne sais pas ce que c'est qu'un mêlé-cassis ? Eh bien ! alors, qu'est-ce que tu sais ? » dit un des personnages de *Tricoche et Cacolet*³¹ ; n'ai-je pas le droit d'objurguer de la même façon la prétentieuse Chimie, qui ne sait pas même préserver un marbre ?

Vous devinez, mon ami, pourquoi je m'adresse à vous. Ce n'est pas d'hier que vos immortels travaux sur les religions, sur leur génie et sur leur histoire, vous ont mis au premier rang parmi les savants de ce temps. [...]

Tout cela, mon ami, personne ne l'ignore, et aussi personne ne doute que votre place soit dès aujourd'hui marquée à l'Institut. Ce qu'on sait moins, c'est que vous savez à fond la chimie, comme vous savez tout le reste, et que VOUS AVEZ INVENTÉ LE COLLODION³² ! Par parenthèse il a bien fallu que vous fussiez doublement... disons : naïf, en votre qualité de savant et en votre qualité de poète, pour avoir réalisé une invention pareille, et pour être parvenu à n'en pas tirer une immense fortune. Mais là n'est pas la question : vous êtes chimiste, monsieur Josse³³, et c'est à ce titre que je vous dis ce que j'ai sur le cœur, vous prenant à partie sur la grande pitié que c'est au royaume des statues. Vous me direz que vous n'êtes pas chimiste de profession ; que, si vous savez la chimie, vous n'en faites pas métier et marchandise ; il n'importe, je tiens un chimiste et je ne le lâche pas. Je sais bien que je pourrais m'adresser aux autres chimistes ; mais ce qui m'en empêche, c'est que vos confrères ne connaissent pas les Dieux, n'en ont jamais entendu parler, et ne savent pas où ils demeurent. Par conséquent, il leur est bien indifférent que les Dieux se montrent sur nos places publiques avec des jambes brisées, des emplâtres, des nez rongés et des bras en écharpe. Mais il n'en peut être ainsi de vous !

Vous connaissez tous les Dieux, vous les avez vus naître et grandir, vous avez assisté à leurs hymens prodigieux, à leurs batailles farouches, à leurs transformations, à leurs marches

²⁹ Citation d'un vers d'Auguste Barbier.

³⁰ Locuste : empoisonneuse de la Rome du 1^{er} siècle qui s'était elle-même immunisée en absorbant régulièrement de petites quantités de poison.

³¹ Vaudeville populaire de Meilhac et Halévy (1872).

³² Ménard est en effet l'inventeur du collodion, qu'il présenta à l'Académie des sciences en 1846. C'est une sorte de vernis synthétique qui a de nombreuses applications industrielles, notamment dans les domaines de la photographie, des explosifs et de la pharmacie. De même que le poète Charles Cros ne tira aucun profit de son invention du paléophone, concurrencé par le phonographe Edison, Ménard ne breveta ni ne commercialisa le collodion.

³³ D'après la réplique, passée en proverbe, de *L'Amour médecin* (I, 1) de Molière : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse... » rappelant qu'une personne a des intérêts dans une affaire.

triomphales ; vous connaissez leurs desseins et leurs secrètes pensées ; et par conséquent vous devriez vouloir les préserver, si cela était possible. Mais hélas ! nous sommes bien forcés de croire à la scélératesse ou à l'impuissance de la Chimie : car si inventrice et féconde en ressources lorsqu'il s'agit de faire le mal, on la trouve ou désarmée ou récalcitrante, dès qu'il s'agit de produire quelque chose d'utile. Non, elle, l'orgueilleuse, la superbe Science qui veut dominer tout, elle ne sait absolument pas composer pour la peinture des vitraux, comme l'humble science du moyen âge, des bleus et des rouges sincères, et elle les remplace par des rouges et des bleus incertains, hypocritement violâtres. Elle ne peut non plus composer des couleurs durables pour la céramique, ni pour la peinture à l'huile, et tous les tableaux contemporains sont condamnés à mourir dans un délai très prochain. Désirant faire imprimer un ouvrage historique important, le roi Louis-Philippe voulait du papier qui fût du papier ; il demandait qu'on le lui fabriquât solide et pouvant persister pendant un laps de temps ; on lui répondit que c'était trop difficile, et que la science moderne ne pouvait aller jusque-là. [...]

Mais en revanche, oh ! comme la Chimie est habile, ingénieuse, imaginative, dès qu'elle se met au service des empoisonneurs et des meurtriers qui nous assassinent ! J'achète du beurre, c'est de la margarine ; du vin, ce n'est pas du vin ; du filet de bœuf, c'est une momie de filet de bœuf, embaumée comme un pharaon d'Égypte, et préservée de la corruption par des philtres puissants. Il n'y a plus d'eau-de-vie, il n'y a plus de lait, il n'y a même plus d'encre ; je vous écris cette lettre avec un liquide scientifique et détestable, qui se décompose sous ma plume, et c'est tout au plus s'il y a encore de l'eau ! La providentielle Chimie a trouvé des procédés pour que le marchand puisse me vendre des poissons pourris qui ne semblent pas pourris et des volailles désinfectées. C'est grâce à la Chimie qu'il me faut manger, sous forme de conserves, une terre inodore et insipide, ayant traîtreusement gardé la figure des truffes, des petits pois et des asperges³⁴.

³⁴ Inventées par Nicolas Appert* à la fin du XVIII^e siècle, les conserves alimentaires ont vu leur production industrielle se développer au milieu du XIX^e.

64. « Flagrant délit d'aspiration poétique »

Sully Prudhomme, préface à Charles Richet, *Pour les Grands et les Petits : Fables*, Paris, Ancienne maison Quantin, Librairies-imprimeries réunies, 1891, p. 1-3 et 6-7.

Un grand poète offre ici une préface à un savant reconnu, Charles Richet, qui s'adonne à l'écriture de fables. La complaisance qui est de règle pour une préface laisse pourtant apparaître de l'inquiétude à l'égard d'un savant qui sort de sa spécialité et le poète s'ingénie alors, par amitié, à dédouaner le versificateur amateur. Or, ce que Sully Prudhomme considérait comme une excursion excusable en dehors de la spécialité du savant se répéta : Richet publia, sous pseudonyme, des vers, des romans, des pièces de théâtre, et des nouvelles, dont certaines font penser à ce que sera la science-fiction. Mais ce n'est pas ce qui nuit à son crédit scientifique. La fin de sa carrière fut marquée par des dérives épistémologiques et idéologiques : il apporta son crédit à la métapsychique, se ridiculisa dans une affaire de spiritisme et développa des conceptions racistes et eugénistes. Ainsi, ce n'est pas sa pratique de poète du dimanche qui disqualifia le plus gravement ce savant mais les erreurs commises dans son cœur de métier.*

Sully Prudhomme aura encore un échange très intéressant avec Richet, sur une question d'épistémologie, qui aboutira à un livre à quatre mains³⁵. Étonnamment, c'est le savant qui y plaide pour les causes finales tandis que le poète s'y oppose, étant ainsi en phase avec l'esprit scientifique de son temps. Mais Sully Prudhomme s'appliqua à lui-même l'indulgence dont il fit preuve à l'égard de Richet : il pratiqua les mathématiques en amateur, mais avec quelques prétentions. Henri Poincaré, qui lui succéda à l'Académie française, dut bien reconnaître, à l'examen de ses manuscrits mathématiques, qu'il avait montré plus de curiosité passionnée que d'efficacité à faire progresser la science³⁶.

NW

Mon cher Ami,

Quand j'ai reçu les épreuves du recueil de fables dont vous m'offriez gracieusement la primeur, j'ai hésité à en ouvrir l'enveloppe ; je vous l'avoue sans embarras, car c'était un bon mouvement. Les rimeurs de profession ressentent, d'ordinaire, un plaisir peu généreux à surprendre en flagrant délit d'aspiration poétique les hommes de science que leurs travaux enchaînent au commerce de la réalité. Il semble que la Muse sourie avec perfidie à ces recrues insolites, comme une grande coquette s'amuse des soupirants austères égarés parmi les familiers de sa cour. Cet instinctif hommage des profanes à la déesse éveille chez ses prêtres une fierté maligne. Mais j'éprouvais un sentiment meilleur, une inquiétude compatissante : je craignais pour vous et pour la physiologie, dont la Faculté de Médecine vous a confié l'enseignement. Je savais trop par expérience les ravages que peut causer dans une honnête existence l'amour intempestif de la poésie. N'est-ce point cette fureur qui m'a fait, dès mes premiers pas dans le monde, désertier successivement plusieurs carrières sérieuses et, en dernier lieu, celle du notariat³⁷ ? Songeant combien votre fidélité aux sciences qui combattent la mort est plus utile encore à l'espèce humaine que la persévérance d'un cinquième clerc à libeller des certificats de vie, j'ai frémi de votre imprudence.

Dieu merci ! mes alarmes n'étaient pas fondées. J'aperçus du premier coup d'œil la dédicace de vos vers, et je fus aussitôt rassuré. Vous n'improvisiez donc pas une vocation nouvelle en vous ; vous ne faisiez que rendre à votre jeune fils, en vivants conseils, sous une forme sensible à son cœur, ce que vous aviez reçu de lui-même, car votre inspiration procédait de l'amour paternel. Si vos fables trahissaient l'inexpérience, c'était à l'enfant que vos lecteurs devraient s'en prendre, et dès lors je ne craignais plus rien de leur sévérité pour votre ouvrage. Ah ! quel crédit sans bornes je fis tout de suite à votre noviciat de versificateur !

³⁵ Sully Prudhomme et Charles Richet, *Le Problème des causes finales*, Paris, Félix Alcan, 1902.

³⁶ « Sully Prudhomme mathématicien », *Revue générale des sciences pures et appliquées*, 15 août 1909, p. 657-662.

³⁷ Le mot de *fureur* appliqué à la poésie fait allusion à la théorie platonicienne selon laquelle l'inspiration poétique est une sorte de fureur qui met le poète hors de lui, lui fait perdre le contrôle. Sully Prudhomme avait en effet envisagé la carrière d'ingénieur puis travaillé chez un notaire avant de se consacrer entièrement à l'écriture.

mais j'en fus pour mes frais d'indulgence, comme j'en avais été pour mes frais de sollicitude. Je constatai, en effet, non sans quelque surprise, que votre vers, dans son allure familière, n'accuse aucune gêne sous le harnais de la règle ; que la rime en est heureuse et docile aux exigences de la consonne d'appui³⁸. Je dus reconnaître que l'oreille du savant n'est pas nécessairement différente de celle du poète, qu'elle en peut receler tous les instincts. On ne s'étonne pas que le savant soit musicien ; pourquoi s'étonnerait-on qu'il eût le sens de la métrique, dont l'oreille est l'organe ? Mais, à vrai dire, l'organe de notre art n'est pas l'oreille seule ; la poésie, bien que son langage implique la mesure, ne relève pas uniquement de l'acoustique. Elle est proprement le verbe du cœur. À ce titre, elle emprunte à la pensée tout juste ce qu'il en faut pour en faire du rêve ; la science demande à la pensée bien davantage ; du moins tout autre chose. De là vient, sans doute, que le savant composera plus volontiers des fables que des élégies.

[Suit une étude de La Fontaine.]

Mais n'allez pas penser que je tente d'amoindrir La Fontaine pour diminuer la distance qui sépare vos fables des siennes ; je veux seulement distinguer votre point de vue du sien. Je n'oserais même pas vous proposer sa langue pour modèle : on sait quelle est inimitable. D'autre part, son génie tout gaulois lui devient, en vieillissant, plus exclusivement personnel, à mesure que s'altèrent chez nous les qualités distinctives de notre race. Toutes les civilisations, en effet, tendent aujourd'hui à se pénétrer mutuellement ; la cause en est dans la facilité croissante des communications et aussi dans l'influence prédominante de la science, qui n'a pas de patrie, sur l'esprit national. Chaque langue reflète visiblement cette influence ; chacune se décolore, se dessèche et perd ainsi de sa vertu poétique en exprimant des choses plus générales, les lois au lieu des faits particuliers. Un mot d'origine latine, par exemple, a été d'autant mieux assimilé par la nôtre, il est d'autant plus français qu'il désigne un objet plus usuel, plus concret ; dès que son sens est généralisé, pour les besoins de la science, il retourne à sa forme latine et par là se dépoétise. Le vocabulaire de la médecine en fournirait de nombreux exemples. Rien n'est plus éloigné du langage de La Fontaine. Le savant, en outre, est inconsciemment porté à substituer la définition à l'image, qui est par excellence la forme poétique. Mais, mieux que tout autre genre de poème, la fable peut s'accommoder de ce tour d'esprit ; le langage figuré n'y est pas obligatoire, car elle est essentiellement un simple récit présentant aux hommes une leçon de conduite empruntée aux mœurs des bêtes. Ce qu'il y faut, c'est, par une invention ingénieuse et grâce au rythme approprié du discours, donner la vie et l'attrait à un enseignement.

Aussi, pour y réussir, n'avez-vous eu qu'à changer de chaire sans rien changer à vos habitudes.

Bien cordialement à vous,
Sully Prudhomme.

³⁸ Les dernières années du siècle voient les poètes débattre, parfois avec véhémence, sur le respect des règles classiques de versification. Sully Prudhomme tient à un respect des règles assez strict, notamment celle de la consonne d'appui, qui veut que « image » rime avec « hommage » mais pas avec « rage »

65. Du danger de la littérature comme « document scientifique »

Charles Féré, *La Pathologie des émotions, études physiologiques et cliniques*, Paris, Alcan, 1892, p. XI-XII.

Proche de Jean-Martin Charcot (1825-1893), dont il fut le secrétaire, Charles Féré* (1852-1907) est, en 1892, un psychiatre, criminologue et psychologue renommé. Sa Pathologie des émotions, qui se présente comme la somme de ses recherches passées en psychologie clinique, s'ouvre néanmoins par une mise en garde méthodologique prenant la forme d'un mea culpa : alors que la médecine des pathologies mentales a, depuis le début du siècle, abondamment puisé dans la littérature les documents ayant permis d'asseoir sa spécialité, Féré pointe dans sa préface les dérives d'une telle démarche, auxquelles lui-même n'a pas échappé. Dans le cas mentionné, le faux littéraire n'invalide pourtant pas réellement la nosologie qu'il a contribué à créer : il s'agit davantage, pour Féré, de marquer la différence entre le document scientifique et le document littéraire afin, peut-être, de consacrer la « pureté » scientifique d'une discipline encore très récente.*

BM

La plupart des ouvrages où il est question des effets physiologiques des émotions ou des passions, appuient leur description sur des faits tirés des auteurs étrangers aux sciences biologiques ; quelques-uns même exploitent, sans aucun scrupule, les auteurs dramatiques. Sans négliger complètement les faits qui appartiennent à l'histoire, j'ai repoussé systématiquement ceux qui sont répandus dans les ouvrages littéraires, dont les auteurs se sont proposé pour but non pas une étude biologique exacte, mais une description capable d'intéresser leurs lecteurs.

Je me suis servi à peu près exclusivement des faits tirés des ouvrages médicaux ; je crois que cette précaution est indispensable ; il me semble que ce serait à tort qu'on se laisserait aller à accepter, comme des documents scientifiques, les faits rapportés par les auteurs littéraires³⁹. Beaucoup de romans, d'études littéraires, et même de travaux philosophiques contiennent des faits pathologiques ou psychologiques qui ne sont pas rattachés à leur véritable source, et sont plus ou moins défigurés, soit involontairement, soit pour les besoins de la cause. En empruntant à des auteurs, qui n'ont pas d'ailleurs la prétention de relater des faits scientifiquement observés, on s'expose à faire entrer en ligne de compte des observations purement imaginaires ou qui ont été déjà enregistrées sous d'autres formes. À l'appui de cette réserve, je citerai une anecdote qui m'est personnelle.

Lorsque j'ai eu l'occasion, il y a quelques années, d'observer un ensemble de phénomènes singuliers que j'ai décrits, à tort ou à raison, sous le nom de névrose électrique et qu'on retrouvera du reste dans le cours de cet ouvrage, j'avais cité, à l'appui de mon observation, un fait que j'avais trouvé dans un roman de M. de Goncourt, *La Fille Élisa*⁴⁰. Peu

³⁹ Féré renvoie en note aux *Annales médico-psychologiques*, 1888, 8^e série, t. VII, p. 141, où figure une première version du texte qui suit. Il s'agit du compte rendu de la séance du 27 novembre 1887, au cours de laquelle Féré émet « quelques réserves relativement à la citation de Tourgueneff [sic] qui termine la communication de M. Ballet » (*ibid.*). Le neurologue et aliéniste Gilbert Ballet (1853-1916) venait de faire une communication sur un cas d'hallucinations auditives, et citait « le cas curieux de Paolofsky, cité par Tourgueneff. Paolofsky, étant en prison, éprouvait des hallucinations de l'ouïe très nettement caractérisées lorsqu'il lui arrivait de produire, en marchant dans sa cellule, un certain bruit avec ses pantouffles [sic] » (*ibid.*, p. 140). Isaac Pavlovsky (1853-1924), journaliste et écrivain russe emprisonné en 1875 pour ses idées révolutionnaires, était un proche de Tourgueniev. Ce dernier fit paraître dans *Le Temps* un « fragment de[s] mémoires autobiographiques » de son ami, intitulé « En cellule, mémoires d'un nihiliste » (12 novembre et 19 novembre 1879).

⁴⁰ Féré avait décrit la « névrose électrique » (*Le Progrès médical*, série 01, tome 12, 1884, p. 540-41) à partir du cas de Mme X..., victime d'une « apparente production anormale d'électricité » d'origine nerveuse (*ibid.*, p. 540). Parmi les « documents positifs » (*ibid.*, p. 541) cités par le médecin à l'appui de sa nouvelle entité nosologique figure le récit d'« un auteur qui, pour n'être pas tiré de la littérature médicale, n'en présente pas moins d'intéressants caractères d'authenticité : M. E. de Goncourt décrit, sous le nom d'Alexandrine-Phénomène, une fille qui, sous l'influence de certaines manœuvres, voyait ses cheveux se hérissier et s'illuminer

après la publication de mon mémoire, je fus pris d'un doute, j'allai trouver M. de Goncourt et lui demandai s'il avait vraiment observé le sujet dont il parlait dans son livre : « Non, me dit-il, je tiens le fait du docteur Liouville ». Je cours chez M. Liouville ; mais lui non plus n'avait pas vu Alexandrine Phénomène⁴¹ ; il se souvenait vaguement d'avoir lu quelque chose sur cette question. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'il put m'indiquer la source où il avait puisé son renseignement ; c'était une note de la *Gazette des Hôpitaux* parue plusieurs années auparavant, et que j'avais d'ailleurs citée dans mon mémoire. La littérature m'avait fourni un document de plus, mais il était faux.

d'étincelles, et qui se faisait en outre remarquer par des troubles névropathiques des plus évidents » (*ibid.*, p. 541). Féré fait ici allusion au chapitre XXVIII du Livre I de *La Fille Élisa* (1877), dont Alexandrine-Phénomène est un personnage.

⁴¹ Henri Liouville (1837-1887) était professeur de médecine à la faculté de Paris (1875) et député de la Meuse (1876-1887). Goncourt le cite à plusieurs reprises dans son *Journal*.

66. La « demi-science » dangereuse des écrivains

Robert Fath, *L'Influence de la science sur la littérature française dans la seconde moitié du XIX^e siècle (le roman, la poésie, le théâtre, la critique)*, Lausanne, Payot, 1901, p. 110-115.

Citoyen suisse, Robert Fath (1871-1945) a d'abord entrepris des études de théologie, avant de se tourner vers la littérature, à laquelle il tente d'appliquer la « méthode scientifique » de son maître Georges Renard⁴² (1847-1930), qui fut son professeur de littérature à l'Académie de Lausanne. Comme lui, il est en effet partisan d'une « méthode évolutive » (p. 7) appliquée à l'étude des phénomènes littéraires. Il concentre alors son analyse sur les causes de l'avènement d'un « naturalisme » excédant très largement le cadre théorique posé par Zola, et renvoyant à une littérature globalement perméable au discours scientifique, que ce soit dans le roman (Flaubert, les Goncourt, Zola), la poésie (Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, René Ghil), le théâtre (Henry Becque, Émile Augier, Alexandre Dumas fils) ou la critique (Taine, Bourget ou Émile Hennequin). Après avoir analysé « l'empreinte » laissée par « l'esprit scientifique » (p. 10), l'auteur aborde en conclusion la question de son évaluation esthétique.

BM

L'influence scientifique a-t-elle été heureuse ou néfaste pour la littérature ? C'est à cette question que nous allons essayer maintenant de répondre. Auparavant, il s'agirait de s'entendre sur l'office propre de la *littérature*. Si on la considère comme un art, il lui faut satisfaire à certaines conditions de l'observation desquelles dépend sa valeur esthétique. Or cette valeur esthétique repose sur un ensemble de lois sur lesquelles l'accord n'est pas encore fait et ne se fera peut-être jamais. Unité de l'œuvre, convenance parfaite de la forme et du fond, sentiment du génie de la langue, puissance de la représentation, exaltation et amplification du moi, flatté dans ses espérances, consolé dans ses amertumes, enorgueilli dans sa force, – tels en sont, je pense, les éléments principaux.

L'art littéraire est en effet le plus compréhensif et le plus populaire ; il se renouvelle et s'enrichit le plus facilement ; il touche à l'histoire et à la philosophie, à la religion et à la science, à la peinture et à la musique. Suivant les époques et les tempéraments, il se met au service de l'une ou de l'autre ; il lui prête la richesse de son vocabulaire, le rythme de sa phrase, la souplesse de ses formes. Tour à tour dialectique ou descriptive, analytique ou créatrice, réaliste ou idéaliste, la littérature prend toutes les attitudes de l'âme humaine. Elle révèle le génie d'un peuple ; elle traduit les influences qui s'exercent sur lui, politiques, économiques, religieuses ou scientifiques. Il y a, selon les pays et le moment de leur civilisation, des littératures d'idées, d'imagination, de sentiments, de sensations ; le réalisme français contemporain a vécu de sensations immédiates, à peine cristallisées par l'art. Fortes ou raffinées, simples ou complexes, il les a rendues avec une couleur, une âpreté que l'on ne retrouverait guère dans les époques antérieures. Flaubert, les Goncourt, Zola, pour ne citer que les plus grands, ont laissé des pages d'une vie douloureuse et vibrante.

La littérature naturaliste fut avant tout descriptive. Les Parnassiens avec leur culte de la forme plastique et leur prétention à l'objectivité, les analyses à la façon de M. Paul Bourget, sont au commencement et à la fin de cette période et l'encadrent. On a dénigré la valeur esthétique de cette littérature précisément parce qu'elle fut essentiellement une littérature de sensations, de sensations souvent grossières et malsaines. On a soutenu que seule méritait le nom de littéraire l'œuvre qui exprimait des idées générales, universelles, sous une forme qui ne s'écartât guère des traditions classiques, et que l'attention portée à des mœurs passagères, à des êtres d'exception, aurait été mieux dépensée si elle s'était portée sur des types, sur des passions plus largement humaines ? [*sic*] Que la portée philosophique d'une telle littérature soit moins considérable, nous ne songeons pas à le mettre en doute ; mais ce n'est point là une

⁴² *Méthode scientifique de l'histoire littéraire* (Paris, Alcan, 1900). Voir texte ###.

raison suffisante pour lui dénier toute valeur esthétique puisque cette valeur esthétique est faite d'autres éléments encore.

Le réalisme n'est pas seulement une littérature de sensations ; il est aussi une littérature savante. Il a le souci de la vérité physique ou sociale, la curiosité de savoir et le désir d'enseigner. Pour enrichir le domaine de nos connaissances, il a vulgarisé les théories et les découvertes scientifiques, il a mis de très gros problèmes à la portée des profanes ; il a fait pénétrer ces profanes, avec lui dans l'atmosphère fébrile des usines, dans le mystère des laboratoires, à la Salpêtrière et à l'Hôtel-Dieu. Le romancier est devenu l'interprète et le commentateur du savant ; il a abdiqué sa fonction de consolateur et d'apôtre. Considérée à ce point de vue, la littérature réaliste ressemble à une vaste bibliothèque des connaissances utiles.

Nous avons relevé au passage certains emprunts trop directs faits à des professionnels, et montré avec quelle désinvolture tels écrivains usaient des encyclopédies spéciales. Il est hors de doute que cela a été néfaste à l'art. Nous retrouvons ici l'opposition foncière de l'art et de la science ; celui-là ne peut vraiment se grandir de celle-ci que s'il transpose les chiffres en sensations, les idées en images, que s'il traduit enfin d'une manière sensible ce qui est du pur domaine de la connaissance.

On dira que des renseignements exacts, tirés de manuels techniques ou tombés de bouches autorisées ajoutent à la précision des tableaux, augmentent l'authenticité de la représentation. Mais, encore une fois, toute vérité n'est pas nécessairement un élément de valeur esthétique. La littérature ne peut avoir pour suprême mission de vulgariser les faits scientifiques : ce serait la réduire à des besognes quelquefois humiliantes. Un écrivain par trop préoccupé de renseigner ses lecteurs court le risque de les ennuyer ; l'intérêt immédiat de la connaissance fait passer au second rang – s'il ne l'étouffe pas complètement – l'intérêt esthétique, l'intérêt proprement humain.

Et puis il y a de fâcheuses conséquences à l'exploitation trop facile des matériaux scientifiques. Un écrivain doué d'une faculté d'assimilation moyenne arrive sans trop de peine à se faire passer pour un savant ou un érudit. Tous les naturalistes n'ont pas accusé une pratique des sciences aussi sérieuse que celle de l'auteur des Rougon-Macquart, et nous avons cependant soulevé au passage les objections qu'on pouvait lui faire⁴³ ; il ne faut donc pas s'étonner que des disciples moins consciencieux, moins convaincus de la grandeur de leur mission, aient commis des erreurs plus graves. Il ne faut pas s'étonner non plus que certains d'entre eux aient exploité les engouements de la foule et construit hâtivement de mauvais romans et d'impressionnants mélodrames avec des actualités médicales ou industrielles. Cette demi-science est dangereuse quand elle risque d'être prise pour la science même et de fausser les idées des esprits simplistes qui n'ont aucune intuition de la complexité des phénomènes et de la difficulté qu'il y a à en établir les lois. Or, la science ne doit pas être discutée par la foule, qui peut avoir des opinions religieuses ou politiques, mais pas d'opinions scientifiques.

D'autre part, le vocabulaire scientifique est le plus sec et le plus incolore qui soit ; les mots y prennent une signification mathématique – si je puis ainsi dire – ; ils n'ont pas la malléabilité, les nuances infinies des mots de la langue courante, leur puissance d'évocation. Or, c'est là un élément de l'art autant que le rythme de la phrase et l'harmonie des sons. Un emploi consciencieux des expressions techniques compromet l'homogénéité de la langue littéraire. Sans doute le vocabulaire d'aujourd'hui est infiniment vaste, à la fois populaire et

⁴³ S'il reconnaît à Zola d'indéniables qualités d'observation, Fath se montre en effet très critique sur l'analogie faite entre l'expérimentateur et le romancier, puisque « [c]elui-ci ne peut pas placer ses personnages, *ses sujets vivants*, dans des conditions désirables d'expérimentation ; il y a à cela des impossibilités matérielles sur lesquelles il est inutile d'insister. Ses milieux et ses personnages une fois choisis, l'écrivain, qui enchaîne et détermine leurs actes comme il l'entend, exclut par là même la possibilité de toute véritable *expérience*. M. Zola, du reste, n'expérimente pas ; il démontre. [...] La composition même de ses livres trahit le géomètre plutôt que l'expérimentateur. » (p. 36-37). Sur la critique du « roman expérimental », voir le texte du docteur René Ferdas, p. ###.

quintessencié, savant et cosmopolite. On peut se louer de cet enrichissement ; nous pensons plutôt qu'un mouvement d'épuration comme celui qui se développa au lendemain de la Pléiade devient de plus en plus nécessaire.

En outre des erreurs commises par les vulgarisateurs, des idées incomplètes qu'ils sèment d'un geste négligent, des synthèses hâtives, il y a un danger plus grave encore à cette expansion sans mesure et sans méthode. Une littérature scientifique qui élargit sans cesse le domaine des connaissances et recule ses bornes indéfiniment, ne peut guère éveiller dans la foule que l'espèce d'intérêt qui se porte aux faits eux-mêmes, aux applications immédiatement pratiques ; la foule ne s'élève pas aux lois générales, aux concepts abstraits. De là des illusions naïves sur l'importance de telle découverte, de tel perfectionnement de détail ; de là une vague croyance que des conditions matérielles de la vie dépend le bonheur de la société, et que leur amélioration est notre seule raison d'existence. L'homme moderne ne voit plus guère dans la science que le moyen de rendre sa vie plus confortable ; il se leurre d'un utilitarisme décevant.

Les progrès du positivisme ont eu pour conséquence un affaiblissement du sens du mystère, et ce n'est pas là une des moindres causes de son intérêt littéraire. En se limitant volontairement dans le relatif, dans la réalité tombant sous les sens, dans le fait brutal, la littérature naturaliste a méconnu ce besoin d'élévation de l'âme vers un idéal d'autant plus attirant qu'il est plus inaccessible et voilé de plus de brumes. Comme les arts plastiques, comme la musique, l'art littéraire est né dans le sanctuaire ; il a été un intermédiaire entre les dieux et les hommes, il a échafaudé pour ces derniers des mythes consolants et de sereines philosophies. L'art supérieur doit évoquer et suggérer, entr'ouvrir des horizons plus vastes, des jardins nouveaux, saisir les correspondances de l'univers, réaliser une réalité plus haute, élargir en un mot la vie de l'âme par la douleur ou par la joie.

67. Naturaliser l'amour pour améliorer la littérature

Remy de Gourmont, *Physique de l'amour. Essais sur l'instinct sexuel*, 1903, p. 5-10 et 13.

Écrivain, essayiste et critique littéraire, Remy de Gourmont en appelle à une littérature plus avertie de la parenté entre l'humanité et les bêtes. La psychologie littéraire doit se faire plus scientifique pour mieux situer l'homme dans la chaîne animale et comprendre l'amour comme une manifestation de l'instinct sexuel. Une telle naturalisation de l'amour s'inscrirait dans la lignée des revendications naturalistes de Balzac dans le prologue de La Comédie humaine (texte ###), de celles de Zola dans Le Roman expérimental (texte ###), mais elle rencontre aussi une intuition de Stendhal qui comparait le héros de son roman Le Rouge et le Noir à un insecte, notamment pour son égoïsme, « parce qu'il est bien faible et que la première loi de tous les êtres depuis l'insecte jusqu'au héros, est de se conserver⁴⁴. »

NW

Ce livre, qui n'est qu'un essai, parce que la matière de son idée est immense, représente pourtant une ambition : on voudrait agrandir la psychologie générale de l'amour, la faire commencer au commencement même de l'activité mâle et femelle, situer la vie sexuelle de l'homme dans le plan unique de la sexualité universelle.

Sans doute, quelques moralistes ont prétendu parler de l'amour selon les lois naturelles. Mais ces lois naturelles, ils les ignoraient profondément : tel Senancour, dont le livre, entaché d'idéologie, reste cependant ce qu'on a écrit de plus hardi sur un sujet que rien, puisqu'il est essentiel, ne peut banaliser⁴⁵. Si Senancour avait été au courant de la science de son temps, s'il avait lu seulement Réaumur* et Bonnet*, Buffon* et Lamarck*, s'il avait osé intégrer l'une dans l'autre l'idée d'homme et celle d'animal, il aurait pu, étant un esprit sans préjugés irréductibles, ordonner une œuvre qu'on lirait encore. Le moment eût été heureux. On commençait à connaître les mœurs exactes des animaux ; Bonnet avait établi d'audacieux rapprochements entre la génération charnelle et la génération végétale ; l'essentiel de la physiologie était trouvé ; la science de la vie était claire, étant brève : une théorie pouvait se tenter de l'unité psychologique dans la série animale.

Une telle œuvre eût évité bien des sottises au siècle qui commençait. On se serait accoutumé à ne considérer l'amour humain que comme une des formes innombrables, et peut-être pas la plus curieuse, que revêt l'instinct universel de reproduction, et ses anomalies apparentes auraient rencontré une explication normale dans les extravagances mêmes de la nature. Darwin est venu, et il a inauguré une méthode utile, mais ses vues sont trop systématiques, son but trop explicatif, son échelle des êtres, avec l'homme en haut, somme de l'effort universel, d'une simplicité trop théologique. L'homme n'est pas au sommet de la nature ; il est dans la nature l'une des unités de la vie, et rien de plus⁴⁶. Il est le produit d'une évolution partielle et non le produit de l'évolution totale ; la branche où il fleurit part, ainsi que des milliers d'autres branches d'un tronc commun. D'ailleurs, Darwin, soumis à la pudibonderie religieuse de sa race, a presque entièrement négligé les faits sexuels stricts, et cela rend incompréhensible sa théorie de la sélection sexuelle comme principe de changement. Mais eût-il fait état du mécanisme de l'amour, ses conclusions, peut-être plus logiques, n'en auraient pas moins été inexactes, car si la sélection sexuelle a un but, il ne peut

⁴⁴ Stendhal, « Projet d'article sur *Le Rouge et le Noir* » [1832], *Romans et nouvelles*, éd. H. Martineau, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1952, t. 1, p. 707.

⁴⁵ Gourmont renvoie sans doute moins à ses romans qu'à ses essais, notamment aux *Réveries sur la nature primitive de l'homme...* (1798) et à *De l'amour* (1806) où l'auteur, inspiré de la philosophie de Diderot, de Rousseau et de Voltaire, remet en cause le mariage et la plupart des institutions et préjugés liés à l'amour.

⁴⁶ Cette précision ne corrige pas Darwin mais revient plutôt à son point de vue réel sur la place de l'homme dans la nature.

être que conservateur. La fécondation est une réintégration d'éléments différenciés en un élément unique ; c'est un retour perpétuel à l'unité⁴⁷.

Il n'y a pas un grand intérêt à considérer les actes humains comme les fruits de l'évolution, puisque sur des branches animales aussi nettement séparées, aussi éloignées que les insectes et les mammifères, on trouve des actes sexuels et des mœurs sociales très sensiblement analogues, sinon identiques en beaucoup de points. Insectes et mammifères, s'ils ont un ancêtre commun autre que la gelée primordiale, que de possibilités différentes ne devait-il pas contenir en ses contours amorphes pour s'être résolu, ici en une abeille, et là dans une girafe ! L'évolution qui aboutit à des résultats si divers n'a plus que la valeur d'une idée métaphysique ; la psychologie n'y cueillera presque aucun fait valable.

Il faut donc laisser de côté la vieille échelle dont les évolutionnistes gravissent si péniblement les échelons. Nous imaginerons, métaphoriquement, un centre de vie d'où rayonnent les multiples vies divergentes, sans tenir compte, passée la première étape unicellulaire, des subordinations hypothétiques⁴⁸. On ne veut pas, et bien au contraire, nier ni l'évolution générale, ni les évolutions particulières ; mais les généalogies sont trop incertaines et le fil qui les relie se casse trop souvent : quelle est, par exemple, l'origine des oiseaux, ces organismes qui semblent à la fois en progrès et en régression sur les mammifères ? Tout bien réfléchi, on considérera les différents mécanismes de l'amour en tous les êtres dioïques⁴⁹ comme parallèles et contemporains.

L'homme se trouvera donc situé dans la foule, à la place indistincte qui est la sienne, à côté des singes, des rongeurs et des chauves-souris. Psychologiquement, il faudra le conférer très souvent avec les insectes, cette autre floraison merveilleuse de la vie⁵⁰. Quelle clarté, alors, que de lumières venant de tous les côtés ! Cette coquetterie de la femme, sa fuite devant le mâle, son retour, son jeu de oui et non, cette attitude incertaine qui semble si cruelle à l'amoureux, n'est-ce donc point particulier à la femme de l'homme ? Nullement. Célimène est de toutes les espèces et des plus hétéroclites⁵¹ : elle est araignée et elle est taupe ; elle est moineau et cantharide ; elle est grillonne et couleuvre. Un célèbre auteur dramatique, en une pièce intitulée, je pense, *la Fille Sauvage* représentait l'amour féminin comme naturellement agressif⁵². C'est une erreur. La femelle attaquée par le mâle songe toujours à se dérober, et elle n'attaque jamais, sauf en quelques espèces qui semblent très anciennes et qui ne se sont peut-être perpétuées jusqu'à nos jours que par des prodiges d'équilibre. Et encore faut-il faire cette réserve de principe, quand on voit la femelle agressive, que c'est la seconde ou la quatrième phase du jeu, peut-être, et non la première. La femelle dort jusqu'au moment où le mâle la réveille ; alors elle cède, joue ou se dérobe. La réserve de la vierge devant l'homme est d'une pudeur bien modérée si on la compare à la fuite éperdue de la jeune taupe.

[...] Il n'y a point d'abîme entre l'homme et l'animal ; les deux domaines sont séparés par un tout petit ruisseau qu'enjamberait un enfant. Nous sommes des animaux ; nous vivons des animaux et des animaux vivent de nous. Nous sommes parasités et nous sommes parasites. Nous sommes prédateurs et nous sommes la proie vivante des prédateurs. Et quand

⁴⁷ Comme chez la plupart des commentateurs de l'époque, la théorie de Darwin est ici très mal comprise et fortement déformée.

⁴⁸ C'est précisément ce que fit Darwin, pour qui l'évolution n'est pas un progrès sur une échelle des êtres mais une suite d'adaptation aux circonstances qui produit de la diversité (et non une hiérarchie) parmi les êtres.

⁴⁹ Dioïque : êtres à reproduction sexuée dont chaque individu est d'un seul sexe.

⁵⁰ À rapprocher de *L'Insecte* de Michelet, des commentaires de Marcellin Berthelot sur ce livre et plus généralement de toutes les réflexions analogiques sur les insectes sociaux et l'humanité (textes ###).

⁵¹ Célimène : personnage du *Misanthrope* de Molière qui peine à déterminer si elle aime ou non Alceste.

⁵² Ancien élève de l'École centrale, François de Curel fit carrière dans le théâtre. *La Fille sauvage* est un vaudeville créé en 1902 dont le personnage central, une « fille sauvage » capturée en Afrique et ramenée en Europe s'élève du statut de singe à celui de femme civilisée. Il avait aussi été remarqué pour *La Nouvelle idole* en 1899 qui mettait en scène le conflit de la science (la nouvelle idole) et de la morale (voir texte ###).

nous faisons l'amour, c'est bien, selon l'expression des théologiens, *more bestiarum*. L'amour est profondément animal : c'est sa beauté.

68. Humilité de l'écrivain devant le savant

Lettre de George Sand à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, Nohant, 30 avril 1837, reproduit dans Georges Lubin éd., *Correspondance de George Sand*, Paris, Garnier frères, 1964-1991, t. 3, 1967, p. 831-835 et t. 25, 1991, p. 306-307 pour le *post-scriptum*.

Le naturaliste Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire cherchait à faire passer ses idées au grand public. Il entretint une correspondance avec Balzac et eut quelques échanges avec George Sand. Ici, en employant le terme poétique pour qualifier sa théorie, la romancière tourne en compliment ce qui était une insulte sous la plume de Cuvier* (texte ####). Elle a l'audace d'être une femme qui s'intéresse aux sciences et à ses controverses les plus brûlantes mais joue avec humour de son statut de femme pour s'excuser de son incompétence et de sa naïveté. Elle fait sentir que la réputation de matérialiste qui s'attache à Geoffroy-Saint-Hilaire la gêne mais qu'elle parvient à concilier sa propre pensée, plutôt spiritualiste, à ce qu'elle comprend de sa théorie. Le naturaliste fut sensible à cette lettre et envoya à la romancière la glycine chinensis demandée dans le post-scriptum ainsi qu'une aristoloche siphon.*

NW

Monsieur, j'ai lu avec orgueil et reconnaissance, la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer, et les intéressants écrits qui y étaient joints. J'aurais répondu plus tôt si le temps ne m'eût manqué, car je ne voulais pas vous répondre sans avoir lu attentivement ces pages importantes et sans vous dire avec un esprit pénétré combien elles m'ont ému et frappé⁵³. Cependant, monsieur, je me suis senti plus embarrassé qu'auparavant : car si je m'écriais, conformément à mes inspirations, – *Oui, vous avez trouvé la vérité*, – vous auriez lieu de sourire de ma présomption et de dire en vous-même que le *coche* n'avait pas besoin de *la mouche*.

Je ne vous dirai donc pas que vous avez vaincu la science et le génie de Cuvier, je dis seulement que j'ai peut-être assez bien compris la discussion pour savoir de quel côté se portent mes sympathies et ma confiance. En cela, je ne crois pas être influencé par les bontés que vous avez eues pour moi ; mais quelque chose de plus grand, de plus hardi, de plus sincère, et (permettez-moi de parler de la langue de ma profession) de plus poétique dans vos larges vues sur ce que nous appelons la création.

Pourtant, Monsieur, comme je suis assez sincère et assez hardie moi-même, je me recommande à votre pitié, en vous avouant que je suis spiritualiste, mais à ma manière et sans trouver que Spinoza [*sic*] me chagrine et votre doctrine encore moins. Je ferais une œuvre risible certainement si j'essayais d'expliquer comment tout cela s'arrange dans ma tête : aussi je ne l'entreprendrai pas.

Je suis un pauvre artiste et une femme qui pis est. Je n'ai donc pas beaucoup de cette logique qui sait admettre et exclure à propos, appuyer les affirmations, par la négation des contraires : non pas, les contraires se donnent la main et vivent en bonne intelligence dans ma tête. J'ai vu dans vos recherches sur l'élément psychique peut-être tout autre chose que ce que vous avez bien voulu accorder aux psychologues⁵⁴, et cela m'aide à accepter bien d'autres choses, qui m'épouvanteraient peut-être sans les concessions que vous semblez nous faire. Ce que je puis vous assurer, c'est que l'œuvre de vos *sept jours* est une pensée large et magnifique, et qu'elle jette à bas la genèse de Cuvier, pour quiconque déteste le mesquin dans les arts. – Mais pardonnez-moi mes façons de parler ; vous savez que devant un tableau d'Appelle⁵⁵, un cordonnier ne vit que le soulier, et si, jugea-t-il le soulier assez bien.

⁵³ À son habitude, George Sand, bien que femme, écrit et fait la plupart des accords au masculin.

⁵⁴ Aux psychologues, c'est-à-dire à ceux qui, par opposition aux matérialistes, considèrent la psyché et l'esprit.

⁵⁵ Anecdote historique célèbre sur le peintre antique Appelle.

Si j'en crois ce que je sens, vous êtes dans la voie des *prophètes de la vérité*. Ne suffit-il pas que vous disiez avec l'humilité du génie : *Homme, tu ne sais rien, il te faut tout apprendre*, – pour qu'on sente en vous quelque chose de plus encore que le savant anatomiste et le patient observateur.

Il y a déjà longtemps qu'ayant non pas lu, mais entendu résonner de vos idées dans le public, je m'étais tellement passionné pour ce nouveau plan de l'Univers, que j'avais écrit quelques pages, vraiment absurdes, comme peut l'être la traduction d'une langue qu'on ne sait point⁵⁶. Néanmoins avec l'aide de la réflexion, dans un an ou deux, quand j'aurai le temps de penser avant d'écrire, je ne désespère point de joindre ma pauvre petite feuille à votre glorieuse couronne ; mais je ne me permettrai pas d'envoyer cette *feuille* à l'impression, sans vous prier, non pas de la rendre digne de vous, ce serait trop entreprendre, mais de la mettre au feu, si, grâce à mon intelligence biscornue, elle défigure absolument vos idées et vos opinions.

Sur ce, pardonnez-moi, Monsieur, d'être un disciple si indigne, mais sachez bien que je me prosterne devant les savants comme devant les pères *spirituels* du genre humain. Eux seuls entraînent et font avancer l'intelligence de notre race dans ses voies lentes et pénibles. Les hommes d'action marchent à leur suite sans le savoir, et, subissant l'influence mystérieuse, font les lois humaines dans une sorte de rapport avec les lois divines pénétrées par les savants ; rapport éloigné, paresseux et récalcitrant, entravé toujours par les croyances et les erreurs du passé ; mais inévitable et représentant dans l'ordre des idées le progrès continu de création que vous avez signalé dans l'ordre matériel. Celui-là commande l'autre ; est-ce à dire que la matière soit le dieu, c'est-à-dire le dernier *mot* ? Vous n'en savez rien vous-mêmes, hommes immortels, mais vous trouvez dans l'examen approfondi des lois de la nature le doigt de ce maître inconnu dont vous n'écrivez le nom qu'avec un point d'interrogation ? – Après vous, prêtres de la nature, après les législateurs et les guerriers, prêtres de la fortune, viennent les poètes et les artistes, prêtres de la beauté, dans le sens étendu du mot. Ils donnent plus souvent raison à ce qui leur plaît qu'à ce qui est ; mais après tout, ils sont les vulgarisateurs des grandes idées : ils les traduisent au vulgaire en langue vulgaire ; ils les ornent de formes abordables pour le peuple ; et s'ils ne faisaient pas la plupart du temps de ces contre-sens épouvantables (comme il arrive à votre très humble serviteur 15 fois sur 16), ils seraient des gens fort estimables et fort utiles.

Prosterné devant vous, l'artiste, reconnaissant de votre bienveillance, vous prie de la lui continuer et de le croire votre tout dévoué.

George Sand

Après avoir osé m'élever dans des régions si au-dessus de mon essor, je retombe naturellement sur mon terrain en vous suppliant de m'envoyer des graines de fleurs. J'adore la couleur, la forme et le parfum. Est-ce que vous penserez en promenant vos belles rêveries dans les serres Newman à ramasser au hasard quelques valves au temps de la maturité ? peut-être que oui ; les grandes intelligences sont accessibles aux puérides demandes des enfants et des femmes. Il y a en elles une bonté paternelle qui rassure la faiblesse. Ainsi donc il y a au bout de l'ancienne serre, en dehors, une plante grimpante sur des fils de fer, plante qu'on m'a dit être chinoise, et dont je ne sais pas le nom, mais qui a des grappes bleues et que les jardiniers m'ont dit être facile à acclimater. Cette belle plante m'a fait tant envie que si j'avais été grosse, mon enfant en aurait eu sur le nez. Si je pouvais en faire grimper à ma fenêtre, jugez quel plaisir j'aurais en outre à la tenir de vous. – Le portrait est dans ma chambre encadré avec les honneurs qui lui sont dus.

⁵⁶ Ces pages avaient été préparées pour une seconde édition de *Lélia* mais ne furent jamais publiées. Voir ici le texte ###, chapitre « Soi pour soi. La science », *Lélia*, éd. Pierre Reboul, Classiques Garnier, 1966 (rééd. 1985), p. 545-553.

69. « Des cris de l'âme mystérieux et grandioses »

George Sand, « Soi pour soi. La science », chapitre inédit prévu pour la seconde édition (1839) de *Lélia*, Classiques Garnier, Pierre Reboul éd., éditions Garnier, 1966 (rééd 1985), p. 547 -550, d'après le manuscrit conservé à Chantilly dans la collection Lovenjoul (E823 ff. 79-88).

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire a vraisemblablement suggéré à George Sand de parler de ses recherches dans ses livres afin d'en faire la publicité. Après avoir hésité, Sand rédigea, vers 1838, un chapitre à insérer dans une réédition de son roman *Lélia*, mais renonça finalement à le publier. Dans le titre du manuscrit, « soi pour soi », renvoie à un principe anatomique théorisé par Geoffroy, qui est une extrapolation de l'idée d'affinité (voir textes ### à ###). On reconnaît dans ce texte, à travers la présentation très personnelle que Sand fait des théories scientifiques, l'opposition entre un imaginaire uniformitariste adopté par Geoffroy et le catastrophisme de Cuvier*. Or, alors que l'aisance oratoire et l'élégance littéraire de Cuvier étaient notoires, le style de Geoffroy, notamment dans ses dernières publications, ne peut manquer de susciter les réserves de l'écrivaine. Mais c'est sur le plan de la hauteur de vue et de l'inspiration philosophique que Sand, « comme poète », peut marquer la supériorité de Geoffroy sur Cuvier.*

Les sciences naturelles ont donc fait d'immenses progrès comparativement à ceux d'un passé où la persécution et le martyre paralysaient les travaux du génie.

L'événement philosophique dont le présent s'est le moins occupé, au milieu des préoccupations d'une époque toute commerciale, et dont l'avenir s'occupera le plus, lorsqu'il nous jugera, c'est la lutte qui s'est engagée entre les deux plus illustres naturalistes de nos jours. L'un, spontané, puissant, doué d'une éloquence prompte et lucide, travailleur infatigable, heureux, adulé, hardi comme Napoléon, dirai-je : capable de fautes du même genre dans son immortelle carrière ?... L'autre, plus patient, plus âpre, plus consciencieux, plus attentif, plus religieux dans son respect pour la vérité, parlant des études de quarante ans de sa vie comme l'autre parlait de celles d'un jour, obstiné, persévérant, adorateur vénérable de l'universelle plastique de Dieu⁵⁷. Dire que le premier étouffa presque pendant un temps la voix de son rival, que les hommes, les richesses et la popularité furent son partage, c'est conclure selon les irrésistibles pentes de la masse et selon les attraits invincibles d'un génie éclatant. Dire que le second ne se rebuta jamais et qu'il poursuivra jusqu'à sa mort la recherche et le développement du principe écrit en caractères de diamant dans la conscience de son génie, c'est écrire l'histoire de tous ceux que les générations du jour ne comprennent pas bien, mais que celles du lendemain réhabilitent.

Je me réjouis d'ignorer par quels motifs mystérieux le premier s'arrêta parfois dans ses révélations, comme s'il eût craint que ses semblables fussent indignes d'entendre la vérité. Soit qu'il se crût engagé dans une fausse route, soit qu'il voulût garder son secret comme les prêtres de Brahma, il semble briser l'unité du système universel et placer dans la pensée de Dieu des lacunes inexplicables. Dire que l'homme doit s'arrêter devant certains mystères, récuser son intelligence devant le caprice du Dieu jaloux et grossier des siècles écoulés, c'est ce que personne ne peut ou ne veut expliquer de la part du grand Cuvier. Son compétiteur, semblable à un prêtre d'Osiris, se recueillait au fond de ses temples pour chercher la vérité. Égyptien profond et patient, il voulait bien dire aux peuples tout ce qu'il savait, mais rien que ce qu'il savait. Au bout de quarante ans de labeur, il écrivit quelques pages et ces pages, dont tout le monde peut rire sans en effacer une ligne, laisseront, même dans le siècle où nous vivons, une impression profonde dans l'âme de tout homme qui les relira deux fois sans idées

⁵⁷ Il faut reconnaître Cuvier dans le premier et Geoffroy Saint-Hilaire dans le second.

préconçues⁵⁸. Quant à moi, absorbée depuis longtemps par les pratiques de la vie claustrale, étrangère désormais à toute étude réglée, j'ai lu ces pages illustres avec attention et simplicité. Un style dur, étrange, heurté, obscur, des pensées vastes comme le monde, formulées avec un profond mépris de la forme et, au milieu du vague de l'expression, de cette ignorance ou de ce dédain pour la phrase et pour les mots, des élans de pensée biblique, des cris de l'âme mystérieux et grandioses, comme on n'en trouve qu'à l'aurore des religions : voilà ce que j'ai trouvé, comme poète, dans cette brève formule d'un système universel.

Mais comme homme, comme créature bornée, aspirant à la lumière et se dirigeant sur les traces de quiconque allume un fanal sur les écueils de l'ignorance et de l'erreur, j'ai trouvé dans cet aperçu nouveau de la Création ce qu'il y a de plus digne de foi, ce qu'il y a de plus satisfaisant pour l'esprit humain, de plus conforme, pour ses instincts nobles, à son inépuisable soif d'ordre et d'harmonie : la chaîne universelle non interrompue, l'équilibre et l'accord joignant par d'innombrables anneaux et par une suite insensible la nature inerte à la nature animée, la pierre à la plante, l'insecte à l'oiseau, la brute à l'homme, l'homme à tout et tout à Dieu⁵⁹.

Rien d'illogique et, partant, rien d'incompréhensible dans la Création. Aucun caprice dans les desseins et dans la formation. Partout, Dieu intelligent, à la manière de l'homme, qui est une goutte de cet océan de lumière et de raison. Partout, la vérité pénétrable et la géométrie de l'univers trouvant dans la pensée humaine un levier assuré, une garantie d'espoir pour arriver à l'inconnu. Voilà ce qui est ressorti pour moi des conséquences du principe.

Quelles pratiques de morale, quelles lois d'association, quelle forme de culte découleront de cette source ? Quelle sera l'application du secret de Dieu à la méthode humaine ? Et dans combien de temps ? Et à travers combien d'erreurs, de forfaits et de misères ? Et moyennant quels prophètes, quels pontifes et quelles victimes ?

Nous qui ne sommes destinés à voir qu'une scène du premier acte de ce drame, nous qui saluons le seuil d'une ère nouvelle dont nos ossements seront la première marche, mourons sans décourager ceux qui vont vivre ! Eux aussi auront à mourir sans avoir vécu dans le siècle qu'ils auraient rêvé !

Mais, dès à présent, nous sentons une intuition vague des découvertes futures. Les plus profondément atteints parmi nous de cette maladie du siècle, qui porte la sensibilité aux partis extrêmes et funestes, ces âmes souffrantes, avides d'une équité qui n'existe pas ou qui n'existe pas encore sur la terre, ont tressailli de joie en entendant la voix de la science se trouver enfin d'accord avec celle de leurs nobles désirs⁶⁰. Que n'avons-nous pas souffert, vous et moi, avant de saluer cette lueur d'espérance ? Nés avec d'immenses besoins de spiritualisme, que n'avons-nous pas invoqué, en nous débattant contre l'atmosphère d'un siècle qui voulait être athée et matérialiste ? Menacés par Cuvier d'être forcés de nier le Dieu de nos cœurs ou de retourner au fétichisme de nos pères, nous frémissions devant les savants, comme nos pères devant les alchimistes et les sorciers. Entraînés à la découverte du vrai par un attrait invincible, par le destin de notre siècle, nous nous arrêtons à chaque instant pour pleurer la foi naïve de notre enfance et pour redemander notre empyrée fabuleux, nos cieux apocalyptiques. Nous subissions la douleur et la misère, réservées aux générations qui n'ont encore servi qu'à arracher les épines et à extraire les poisons du champ inculte de la vérité. Nous n'avions sous les yeux que caprice et désordre. Entre deux machines, l'une aveugle,

⁵⁸ Allusion probable au récent opuscule de Geoffroy-Saint-Hilaire, *Études progressives d'un naturaliste pendant les années 1834-1835 faisant suite à ses publications dans les 42 volumes des Mémoires et annales du Muséum d'histoire naturelle*, Paris, Roret, 1835. Le naturaliste avait envoyé plusieurs de ses publications philosophiques à la romancière.

⁵⁹ Geoffroy-Saint-Hilaire développe en effet dans ses dernières publications une théorie ouvertement hostile au fixisme de Cuvier, allant dans le sens de la transformation progressive des espèces.

⁶⁰ Georges Sand veut dire que l'idée d'une évolution de la nature, plutôt qu'un ordre figé, corrobore les aspirations politiques progressistes et valide l'idée que les formes de la société doivent évoluer.

l'autre cruelle, le *hasard* et la *fatalité*, nous cherchions la main qui nous broyait sous les rouages et, ne la trouvant pas, nous retournions aux puérides croyances du passé, plutôt que d'aller plus avant⁶¹.

Mais ce prophète est venu nous consoler, nous réconcilier avec le pénible travail de la régénération intellectuelle, nous guider vers des sanctuaires encore voilés, mais d'où la sagesse de Dieu commence à briller derrière le nuage. La création s'ordonne, l'ordre se complète, l'unité du principe créateur est démontrée physiquement et la loi de Moïse ne laisse plus de doutes. Le veau d'or a été soulevé en vain. La science a gravi une seconde fois les cimes du Sinaï. Elle en rapporta la confirmation des vérités éternelles révélées à l'homme depuis le fondement des sociétés par ses instincts grossiers. Les écrits sublimes de notre antique sagesse biblique ne peuvent satisfaire entièrement la raison. À côté de l'immortelle philosophie de Salomon, le poète aime à retrouver des détails naïfs de l'enfance du monde, mais le philosophe s'afflige ou s'arrête, de même qu'en ouvrant Platon, après avoir lu un magnifique chapitre de cette métaphysique éternellement belle, je vous ai vu sourire et poser le livre à l'endroit des préceptes, si sérieusement émis, sur la nécessité des sacrifices par nombre impair aux dieux inférieurs. Il nous faut de nouveaux savants et de nouveaux sages, qui ne feront qu'augmenter notre vénération pour les anciens, mais qui, ayant sur nous la supériorité qu'avaient ceux-ci sur les hommes de leur temps, nous feront faire relativement les mêmes progrès⁶².

⁶¹ Sand met Cuvier du côté d'un désenchantement du monde par la science et Geoffroy Saint-Hilaire du côté d'une explication de la nature conforme aux sentiments religieux. Ce renversement est étonnant car c'est plutôt Cuvier qui se souciait de la concordance entre ses travaux et le récit biblique de la *Genèse*.

⁶² Sand pose ici qu'il ne faut pas chercher la fidélité à la lettre des textes sacrés mais à l'esprit de religiosité, qui peut se satisfaire des progrès de la science.

70. « La poésie de la nature vue de près »

Alexandre Foucher de Careil, Introduction aux *Œuvres inédites de Descartes*, Paris, Auguste Durand, 1859, p. cviii-cxi.

Homme politique et littéraire, Louis-Alexandre Foucher de Careil (1826-1891) consacra des essais à Hegel, Schopenhauer, Spinoza, Leibniz ou Descartes*. Publier des textes inédits de ce dernier lui fournit ici l'occasion de contester un lieu commun : la poésie aurait pâti du développement de l'approche froidement rationnelle dont l'auteur du Discours de la méthode compte parmi les promoteurs, la science moderne ne faisant qu'intensifier cette menace. Pour Foucher de Careil, les notes que Descartes a consacrées aux flocons de neige montrent au contraire que le philosophe a mené ses recherches en véritable poète. Non seulement Descartes s'y révèle habité par un « sentiment » de la nature que Chateaubriand, pour sa part, voulait faire naître avec Bernardin de Saint-Pierre, mais ses notes forment elles-mêmes un poème, tant par leurs qualités d'écriture que parce qu'un phénomène banal, « bien observ[é] », y retrouve sa pleine puissance d'émerveillement. Pour Foucher de Careil, de tels documents permettent donc de corriger une erreur d'appréciation historique, mais ils donnent aussi à Descartes une fonction exemplaire : prouesse savante, sensible et esthétique, son œuvre doit inciter les lecteurs du dix-neuvième siècle à ne pas opposer science et poésie.*

HM

« Je ne m'étonnai point de ces étoiles doubles à douze rayons qui tombèrent après, car je jugeai que chacune avoit été composée de deux simples à six rayons, par la chaleur qui, étant plus forte entre les deux feuilles où elles étoient jusqu'au dehors, avoit entièrement fondu les petits filets de glace qui les conjoignoient, et ainsi les avoit collées ensemble ; comme aussi elle avoit accourci ceux qui conjoignoient les autres, que j'avois vues tomber immédiatement auparavant. Or, entre plusieurs milliers de ces petites étoiles que je considérai ce jour-là, quoique j'y prisse garde expressément, je n'en pus jamais remarquer aucune qui eût plus ou moins de six rayons, excepté un fort petit nombre de ces doubles, qui en avoient douze, et quatre ou cinq autres qui en avoient huit, et celles-ci n'étoient pas exactement rondes. »

La suite n'est pas moins remarquable.

« Outre les étoiles dont j'ai parlé jusqu'ici, qui étoient transparentes, il en tomba une infinité d'autres ce jour-là, qui étoient toutes blanches comme du sucre, et dont quelques-unes avoient à peu près même figure que les transparentes ; mais la plupart avoient leurs rayons plus pointus et plus déliés, et souvent divisés tantôt en trois branches, dont les deux côtés étoient repliés en dehors de part et d'autre, et celle du milieu demeurait droite ; en sorte qu'elles représentoient une fleur de lis, comme on peut voir vers R⁶³ ; et tantôt en plusieurs qui représentoient des plumes ou des feuilles de fougères, ou choses semblables. »

« Enfin, dit-il, tout cessa ; le trouble de l'air se calma et l'on vit renaître la sérénité. »

Telle est cette journée du 5 février 1635, dont il nous a laissé le procès-verbal minutieux et détaillé, et qui fut remplie pour lui par ces phénomènes, qui nous paraissent vulgaires, parce qu'ils sont fréquents, et que, comme le dit Cicéron : les plus beaux spectacles languissent à être trop souvent répétés, *diuturnitate languescunt*.

Il y a donc de la poésie dans les œuvres de Descartes, mais une poésie d'une espèce particulière, qui consiste à bien observer la nature, à voir dans une goutte d'eau, dans un grain de grêle, dans un flocon de neige, tout un monde avec ses lois et ses causes. La description exacte des phénomènes observés, la poésie de la nature vue de près : voilà la poésie de

⁶³ Des lettres renvoient dans le texte à des figures destinées à l'illustrer.

Descartes. L'analyse des infiniment petits ouvrait à l'art et à la poésie tout un monde. Descartes en a le premier approfondi le mystère, et décrit la merveilleuse beauté. C'est, si j'osais créer un mot barbare pour exprimer une pensée juste, la poésie du mécanisme transfiguré et poussé à bout, ou plutôt (car la poésie aura toujours des ailes) c'est le tact sublime et le sens élevé des œuvres de la nature, dont Descartes était doué au plus haut degré, et qui respire partout dans ses œuvres.

Descartes, à sa fenêtre, contemplant la neige et y découvrant ces étoiles, ces colonnes de cristal et ces roses à six feuilles, toutes ces merveilles enfin : c'est Bernardin de Saint-Pierre, penché sur son fraisier, qu'il observe tout un jour, et y découvrant, lui aussi, tout un monde⁶⁴. Chateaubriand a dit que la poésie de la nature est un sentiment tout moderne, qui ne date parmi nous que de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. C'est une erreur et une injure faite à Descartes, que Chateaubriand n'a point connu. S'il l'eût ouvert, il y eût vu l'étude et les harmonies de la nature, dans cette poésie de l'objet étudié dans ses moindres détails, dans cette observation patiente et cette vue de l'infini. Certaines descriptions du *Traité des météores* sont parmi les plus parfaites de la langue française, et nous avons retrouvé la poésie de la nature jusque dans son latin scientifique. Descartes, considéré de ce côté, ouvrait donc un nouveau siècle, peut-être même un nouveau monde ; car il apprenait aux savants qu'ils ne sont point dispensés de poésie, et aux poètes qu'ils ne le sont point de science ; et il montrait cela par son exemple, en sachant réunir l'une et l'autre.

⁶⁴ Allusion à l'un des passages les plus admirés du premier tome des *Études de la nature* (1784), où Bernardin explique qu'un simple fraisier, à sa fenêtre, attire des insectes si nombreux que leur description détaillée dépasserait ses forces. Voir *Études de la nature*, éd. Colas Duflo, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2007, p. 53.

71. La science confirme les intuitions poétiques

Jean-Marie Guyau, *Les Problèmes de l'esthétique contemporaine* [1884], 10^e éd., Paris, F. Alcan, 1921, p. 133-136.

Contrairement à un préjugé répandu depuis Chateaubriand, le philosophe Jean-Marie Guyau pense que la science moderne ne détruit pas la poésie mais suscite une poésie régénérée et confirme certaines intuitions de la poésie ancienne. Il publia lui-même les Vers d'un philosophe (Germer Baillière, 1881) parmi lesquels « L'analyse spectrale » et « L'agave-aloès » représentent ces méditations poétiques fécondées par la science.

NW

M. Sully Prudhomme l'a écrit dans le *Zénith*, les anciens dieux n'ont plus de prêtres ; ce sont des astres qui portent aujourd'hui les noms sacrés de Jupiter ou de Vénus, – des astres que l'homme a découverts et pesés. Mais, faisant pressentir lui-même par une métaphore heureuse toute la poésie de l'astronomie moderne, il s'écrie :

Sous des plafonds fuyants, chasseresse d'étoiles,
Elle tisse, Arachné de l'infini, ses toiles
Et suit de monde en monde un fil sublime [et sûr]⁶⁵...

À cette transformation de l'univers par la science, le poète ne perd rien. M. Spencer, qui a défendu un jour la poésie de la science contre celle des « odes grecques », fait à ce sujet de justes remarques⁶⁶. Pour l'homme de l'antiquité ou pour l'ignorant de nos jours, une goutte d'eau n'est qu'une goutte d'eau : comme elle change aux yeux du savant lorsqu'il pense que, si la force qui réunit ses éléments était tout à coup mise en liberté, elle produirait un éclair ! Un simple tas de neige devient une merveille pour celui qui a examiné au microscope les formes si variées et si élégantes des cristaux de neige. Un roc arrondi, strié de déchirures parallèles, suffit pour évoquer aux yeux l'image d'un glacier glissant silencieusement sur lui, il y a un million d'années. Grâce à la complexité croissante de nos connaissances acquises, chacune de nos sensations ne vient plus maintenant au jour qu'enlacée, enveloppée par une multitude d'idées qui la pressent et la soutiennent de leurs replis sans nombre, comme ces lianes inextricables qui courent dans les forêts vierges et recouvrent tout de leurs branches légères. Une science prise à part ne peut sembler, au premier abord, ennemie de la poésie que parce qu'elle est spéciale, trop cantonnée dans un coin de la réalité. Au contraire, une science universelle et synthétique aurait une poésie venant de son immensité même. La science, parce qu'elle a l'œil fixé sur la nature, n'est pas nécessairement terre à terre : le ciel n'est-il pas aussi dans la nature ?

Non seulement la science nous inspire par elle-même un sentiment analogue à celui du divin, mais en outre elle ne préjuge rien sur le fond des choses, elle laisse le philosophe ou le poète généraliser dans leurs hypothèses les données certaines qu'elle nous fournit. Si le paganisme nous permettait de retrouver derrière les choses des volontés semblables aux nôtres, au fond la science maintient encore aujourd'hui cette conception. Elle ne supprime que le merveilleux et le miraculeux ; mais elle laisse dans le monde une vie sourde semblable à la nôtre, peut-être une conscience indistincte, peut-être une aspiration vague vers le mieux, en tout cas quelque chose d'humain. Nous sommes bien loin aujourd'hui des idées cartésiennes, qui réduisaient tout dans le monde, sauf la pensée humaine, à un pur mécanisme. La science

⁶⁵ Sully Prudhomme publia le poème « Le Zénith » dans l'anthologie collective *Le Parnasse contemporain* en 1876. Il y rendait hommage aux savants Sivel et Crocé-Spinelli morts d'asphyxie lors d'une ascension en ballon qui fit grand bruit en 1875.

⁶⁶ Herbert Spencer est un théoricien évolutionniste britannique qui a appliqué l'idée de progrès à tous les domaines, notamment les arts et la littérature.

moderne a donné raison au poète La Fontaine défendant les animaux contre le savant Descartes (dont la doctrine fut d'ailleurs souvent mal interprétée) ; la science semble encore de nos jours, avec Darwin* comme avec Goethe* et Geoffroy Saint-Hilaire*, donner un peu raison aux légendes hindoues et grecques sur les métamorphoses et les transformations des êtres animés. Plus nous allons, plus nous retrouvons cette « identité originare entre l'homme et la nature » sentie vaguement par les premiers poètes, et qui fait, selon Goethe, « l'objet même du génie » ; nous voyons se rouvrir plus abondantes les sources primitives de la poésie. Je me rappelle ce passage de la grande épopée hindoue où Rama, enivré d'amour, cherche dans la forêt silencieuse qui l'enveloppe une sorte de vague sympathie avec lui, une communauté de tendresse et d'amour : « Vois cette liane flexible ; elle s'est posée amoureusement sur ce robuste tronc, comme toi, chère Sita, fatiguée, tu laisses ton bras s'appuyer sur mon bras. » Il y a plus que du symbolisme ici ; le poète hindou a entrevu cette réelle identité de nature entre tous les êtres animés qui permet au savant moderne, comme au brahmane antique, de se retrouver dans la plante et dans l'animal, et qui lui met au cœur une sympathie sans bornes pour la nature, frémissante comme lui-même de vie et de désir. Ainsi, la seule vraie poésie qui existât dans la mythologie ancienne subsiste encore aujourd'hui ; l'imagination des Valmiki et des Homère serait plutôt excitée par un Darwin, et, de nos jours, Ovide pourrait assurément faire quelque chose de mieux que ses *Métamorphoses* fabuleuses, plus naïves qu'il ne le croyait dans leur froide subtilité.

72. Un génie universel

Joseph Bertrand, « Vie de Pascal », *Blaise Pascal*, Paris, Calmann-Lévy éditeur, 1891, p. 1-3.

Joseph Bertrand fut non seulement un jeune prodige des mathématiques, couvert d'honneurs, mais également un esprit lettré, féru d'histoire des sciences, qui publia Les fondateurs de l'astronomie moderne (1865), L'Académie des sciences et les académiciens de 1666 à 1793 (1869) et deux monographies sur Pascal* et d'Alembert*. Comme lui, d'Alembert appartenait à la fois à l'Académie des sciences et à l'Académie française. De même, chez Pascal, il admire l'esprit brillant et polyvalent, le génie scientifique, le brillant styliste et le profond penseur. Dans cette première page sur la vie de Pascal, on sent que Bertrand, émule de son modèle, cherche un style « grand siècle » et veut briller par l'élégance de sa plume, ultime mérite qu'il peut faire valoir aux yeux de ses contemporains. Joseph Bertrand voulait sans doute représenter ainsi l'intelligence universelle, capable de briller dans différents domaines, comme le firent de grands savants des siècles classiques.*

NW

Blaise Pascal était un vieillard : vert encore dans son enfance, bien conservé pendant sa jeunesse, vénérable dès le berceau. Toute fatigue l'épuisait, toute fleur se fanait dans sa main, tout divertissement inquiétait sa conscience. Tout pour lui se tournait en tristesse, tout cependant contribuait à sa gloire. Les esprits délicats admirent en Pascal l'écrivain le plus parfait du plus grand siècle de la langue française. Les savants honorent son génie ; les plus fervents chrétiens se disent fortifiés par sa foi, et les incrédules, sans ignorer qu'ils lui font horreur, voient dans l'adversaire triomphant des jésuites un précieux allié qu'ils ménagent.

Trente-neuf ans après sa naissance, Pascal meurt de vieillesse. Il laisse des feuillets incomplets et épars ; on hésite devant ce brillant chaos, on tâtonne, on rapproche les fragments, on célèbre la magnificence du monument à peine entrevu. Pascal, admirable quand il achève, est déclaré par les bons juges, plus admirable encore quand il est interrompu. Chaque ligne tombée de sa plume est traitée comme une pierre précieuse.

Pascal est grand dignitaire dans le monde des esprits : on serait tenté de l'appeler Monseigneur. On se compromet moins en méconnaissant La Fontaine ou Molière qu'en parlant légèrement de Pascal. Une faiblesse ou un tort de Pascal, quand l'évidence contraint à les avouer, doivent prouver seulement l'imperfection de la nature humaine.

Le lecteur des *Lettres provinciales* subit une épreuve. Devenu son propre juge, il se demande : Ai-je le goût délicat ? suis-je sensible à la beauté du style ? C'est avec complaisance qu'il se prend à sourire ; l'indifférence lui donne de l'inquiétude, et à l'ennui, tout est possible, s'associe la crainte d'être un sot. Je ne veux ni céder à l'entraînement ni lui résister. S'il est vrai qu'à mesure qu'on a plus d'esprit, on devient plus capable d'admirer, je n'en ai pas assez pour tout admirer dans Pascal.

73. Censure de l'écrivain, licence du savant

Émile Zola, lettre-préface aux *Confessions d'un inverti-né*, publiées par le docteur Laupt (pseudonyme de Georges Saint-Paul), éd. Daniel Grojnowski, Paris, José Corti, 2007, p. 47-49.

Zola rencontra le médecin Georges Saint-Paul alors qu'il enquêtait, dans une perspective anthropologique et médicale, sur le langage des écrivains. Mais comme il s'intéressait aussi à ce que l'on appelait alors l'« inversion » sexuelle, Zola lui confia le manuscrit des confessions qu'un jeune homosexuel italien lui avait adressé ainsi en 1889 : « C'est à vous, Monsieur, qui êtes le plus grand romancier de notre temps, et qui, avec l'œil du savant et de l'artiste, saisissez et peignez si puissamment tous les travers, toutes les hontes, toutes les maladies qui affligent l'humanité, que j'envoie ces documents humains si recherchés par les lettrés de notre époque. » D'abord publié par Saint-Paul dans les Archives d'anthropologie entre 1894 et 1895 sous le titre de Roman d'un inverti-né, le texte est republié en 1896, avec cette lettre-préface de Zola (qui demanda à ce que son nom ne figure pas sur la couverture, afin de ne pas nuire à sa réputation), dans un ouvrage au titre accablant : Tares et poisons. Perversion et perversité sexuelle. Une enquête médicale sur l'inversion. Notes et documents. Le roman d'un inverti. Le procès Wilde. La guérison et la prophylaxie de l'inversion. Les Confessions avaient été adressées à Zola dans l'espoir qu'il en tire un roman mais, déjà vilipendé pour sa complaisance dans les sujets scabreux, le romancier s'est défaussé sur un médecin. Ainsi, le changement de dispositif éditorial suggère l'équivalence, dans une certaine mesure, du roman naturaliste et de l'enquête médicale et anthropologique.

BM

Au Docteur Laupt, à Lyon.

Mon Cher Docteur,

Je ne trouve aucun mal, au contraire, à ce que vous publiiez *Le Roman d'un inverti-né*, et je suis très heureux que vous puissiez faire, à titre de savant, ce qu'un simple écrivain comme moi n'a point osé.

Lorsque j'ai reçu, il y a des années déjà, ce document si curieux, j'ai été frappé du grand intérêt physiologique et social qu'il offrait. Il me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité. Songez que le jeune homme qui se confesse, écrit ici une langue qui n'est pas la sienne ; et dites-moi s'il n'arrive point, en certains passages, au style ému des sentiments profondément éprouvés et traduits ? C'est là une confession totale, naïve, spontanée, que bien peu d'hommes ont osé faire, qualités qui la rendent fort précieuse à plusieurs points de vue. Aussi était-ce dans la pensée que la publication pouvait en être utile que j'avais eu d'abord le désir d'utiliser le manuscrit, de le donner au public sous une forme que j'ai cherchée en vain, ce qui, finalement, m'en a fait abandonner le projet.

J'étais alors aux heures les plus rudes de ma bataille littéraire, la critique me traitait journellement en criminel, capable de tous les vices et de toutes les débauches ; et me voyez-vous me faire, à cette époque, l'éditeur responsable de ce « Roman d'un inverti » ? D'abord, on m'aurait accusé d'avoir inventé l'histoire de toutes pièces, par corruption personnelle. Ensuite, j'aurais été dûment condamné pour n'avoir vu, dans l'affaire, qu'une spéculation basse sur les plus répugnants instincts. Et quelle clameur, si je m'étais permis de dire qu'aucun sujet n'est plus sérieux ni plus triste, qu'il y a là une plaie beaucoup plus fréquente et profonde qu'on n'affecte de le croire, et que le mieux, pour guérir les plaies, est encore de les étudier, de les montrer et de les soigner !

Mais le hasard a voulu, mon cher docteur, que, causant un soir ensemble, nous en vînmes à parler de ce mal humain et social des perversions sexuelles ; Et je vous confiai le document qui dormait dans un de mes tiroirs, et voilà comme quoi [*sic*] il put enfin voir le jour, aux mains d'un médecin, d'un savant, qu'on n'accusera pas de chercher le scandale. J'espère que

vous allez apporter ainsi une contribution décisive à la question des invertis-nés, mal connue et particulièrement grave. [...]

Médan, 25 juin 1895

74. Balzac, précurseur scientifique

Augustin Cabanès, *Balzac ignoré* [1899], Paris, Albin Michel, 1911, p. 203 et 208-213.

Historien de la médecine et journaliste, le docteur Augustin Cabanès (1862-1928) est le fondateur de La Chronique médicale, « revue bi-mensuelle de médecine scientifique, littéraire et anecdotique » (1893), qui consacre de nombreuses pages aux hommes de lettres. Celles-ci ne se cantonnent pas aux « études médico-psychologiques » qui connaîtront leur apogée dans la première décennie du XX^e siècle, avec le docteur Lacassagne* à Lyon, et le docteur Régis* à Bordeaux. Le docteur Cabanès entend à l'inverse s'écarter de la lecture clinique habituellement pratiquée par les médecins lorsqu'ils s'emparent du génie littéraire : comme en témoigne ce Balzac ignoré, il s'agit moins de pointer les pathologies des écrivains que de rendre hommage à leur préscience.*

BM

Balzac fut-il, à proprement parler, un homme de science ? Il est incontestable que, s'il n'eut pas la discipline, s'il n'observa pas les méthodes qui permettent au savant de s'orienter dans une voie déterminée, d'établir un enchaînement serré de causes et d'effets, de collecter de nombreuses observations individuelles, afin d'en tirer une loi générale, Balzac eut, l'un des premiers, sinon le premier, la préoccupation de questions tout à fait étrangères au domaine littéraire, et en un temps où il était de grande audace de rompre ainsi en visière avec les traditions reçues, où le romantisme, c'est-à-dire la rhétorique ampoulée, la phraséologie creuse, étalait un triomphe insolent.

[...]

Précurseur, [Balzac] le fut dans presque toute l'étendue que comporte le terme. N'a-t-il pas décrit les phénomènes d'asphyxie par l'oxyde de carbone dans *Melmoth réconcilié*⁶⁷ ? Dans la *Recherche de l'Absolu*, n'a-t-il pas nettement prévu le rôle du phosphore dans la physiologie nerveuse⁶⁸ ?

En 1835, la date est à retenir, Balzac dépeignait en M. de Mortsauf, le héros du *Lys dans la Vallée*, un type de névropathe, dans toute l'acception du mot ; ce n'est que bien plus tard, ainsi que l'a remarqué le docteur L. Nass⁶⁹, que les « neurologistes fixèrent d'une façon définitive (?) la nosologie de l'hystérie, de la neurasthénie, de la dégénérescence mentale, dont Balzac décrit une observation saisissante ».

Comme l'a bien marqué F. Brunetière⁷⁰, Balzac a entrevu l'avenir des sciences naturelles, des sciences biologiques et la révolution qu'elles étaient en train d'accomplir dans le domaine de la pensée. Mais il y a plus : la chimie unitaire (attribuée à Gerhardt⁷¹), la loi de l'équivalence des forces physiques, de conception toute moderne, pourraient se trouver dans

⁶⁷ Voici ce curieux passage : « Le poêle produit sur le cerveau les effets pâtes et l'inquiétude nauséabonde que cause une orgie à son lendemain. Le poêle hébété, endort et contribue singulièrement à crétiniser les employés. Une chambre à poêle est un matras où se dissolvent les hommes d'énergie, où s'amincissent leurs ressorts, où s'use leur volonté. Les bureaux sont la grande fabrique des médiocrités nécessaires aux gouvernements pour maintenir la féodalité de l'argent sur laquelle s'appuie le contrat social actuel. Leur chaleur méphitique y cause l'abâtardissement progressif des intelligences... » [nda]

⁶⁸ V. *Chronique médicale*, 1901, p. 82. [nda] L'article de Lucien Nass figure en réalité dans le numéro de 1902 (« Les types pathologiques dans Balzac, M. de Mortsauf », p. 757-762). [ndé]

⁶⁹ *Chronique médicale*, 1^{er} décembre 1901. [nda]

⁷⁰ Dans *La Chronique médicale* de 1902, Brunetière avait fait paraître un article sur « L'esprit scientifique de Balzac » (p. 763-764).

⁷¹ Charles Gerhardt (1816-1856), chimiste alsacien, est l'inventeur de l'aspirine.

la *Recherche de l'Absolu*, dans Louis Lambert et dans *Séraphita*⁷². Il serait même possible de découvrir, du moins en germe, une des principales théories du transformisme, celle de l'adaptation de l'organisme aux différents milieux, dans l'*Introduction* placée en tête de la petite édition des *Œuvres complètes de Balzac*, datée de juillet 1842⁷³.

Dans le *Médecin de Campagne*, écrit en octobre 1832-juillet 1833, ne trouve-t-on pas des notions très précises sur l'influence du milieu et de la sélection, dans la bouche de notre confrère Bénassis⁷⁴ ? On cite toujours Goethe comme le père de l'évolutionnisme ; on oublie trop souvent Balzac. Il est vrai que Lamarck les a précédés tous les deux⁷⁵.

Précurseur, Balzac le fut des Bernheim et des Liébeault ; il le fut encore de Lombroso et de l'école lombrosienne⁷⁶.

L'auteur de la *Comédie humaine* n'a-t-il pas montré certains de ses personnages s'adaptant graduellement au crime ? Il les a doués, en outre, d'une constitution physique spéciale ; ils semblent voués d'avance au mal innommé dont parle G. Tarde⁷⁷

Les théories du criminel-né⁷⁸, du criminel d'habitude, celle même de la contagion du crime, ne sont pas aussi récentes que le prétendent leurs soi-disant inventeurs : Balzac les montre vivantes, en pleine action.

Les sociologues contemporains triomphent de la distinction qu'ils établissent entre le criminel d'occasion et le criminel d'habitude, distinction « inaperçue des classiques », assurent-ils, non sans présomption ; on leur a démontré⁷⁹ que Balzac avait, bien avant les nouvelles écoles de criminologie, tracé un portrait du malfaiteur d'occasion que ne désavouerait pas le plus exigeant des anthropologues.

⁷² Élève de Lavoisier, le chimiste Balthazar Claës est à la recherche d'un principe commun entre nature organique et nature inorganique. C'est cette même quête d'un principe unitaire qu'incarnent Louis Lambert, auteur d'un « *Traité de la volonté* », et Séraphitus-Séraphita.

⁷³ Dans son fameux « *Avant-propos* », Balzac se place sous l'autorité d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1772-1844), partisan de l'évolutionnisme, comme Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829). Voir ici le texte ###.

⁷⁴ Le docteur Benassis est le protagoniste du *Médecin de campagne*, et le bienfaiteur du village dont il est devenu maire.

⁷⁵ Cf. *Chronique médicale*, 1907, p. 163. [nda]

⁷⁶ Dans ses « *Scènes de la vie politique* », *l'Envers de l'histoire contemporaine*, daté de « *Wierzchownia-Ukraine, décembre 1842* », le grand romancier scientifique du siècle fait dire à l'un de ses héros, M. Nicolas, ancien colonel de gendarmerie (p. 90, édit. Calmann-Lévy, 1876) : « Il n'y a pas d'atroces coquins, il y a des natures malades à mettre à Charenton ; mais, en dehors de ces rares exceptions médicales, nous ne voyons que des gens qui raisonnent mal, et la mission de l'homme charitable est de redresser les âmes, de remettre dans le bon chemin les égarés... » [nda]

⁷⁷ Cf. *Balzac criminaliste*, par M. Fernand Roux (*Archives d'Anthropologie criminelle*, mai et juin 1906). [nda]. L'auteur rapproche le personnage de Vautrin des conclusions du sociologue Gabriel Tarde (1843-1904) sur l'organisation criminelle (*La Philosophie pénale*, 1890). [ndé]

⁷⁸ « Les cheveux crépus et durs, plantés assez bas, annonçaient, dit le romancier en parlant de son héros, une grande énergie. » Or, Lombroso indique des dispositions pilaire analogues sur les criminels qu'il étudie. [nda] Cesare Lombroso (1835-1909), professeur de médecine légale turinois, célèbre pour son *Homme criminel* (*L'Uomo delinquente*, 1876), traduit en 1887, ainsi que pour *L'Homme de génie* (*Genio e follia*, 1877), traduit en 1889. [ndé]

⁷⁹ *Archives d'Anthropologie*, loc. cit. [nda]. L'auteur prend notamment comme exemples les personnages de Minoret-Levrault (*Ursule Mirouët*) et M^{me} Graslin (*Le Curé de village*). [ndé]

75. Humphry Davy : un poète devenu chimiste

Georges Cuvier, « Éloge historique de Sir Humphry Davy, lu à l'Académie des sciences le 26 juillet 1830 », *Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France*, t. XII, Firmin-Didot frères, 1833, p. III-VI.

Les éloges historiques, rédigés par Georges Cuvier et lus devant l'Académie des sciences, comportent nécessairement une partie biographique et une partie scientifique. Dans le cas de l'éloge du célèbre chimiste anglais Humphry Davy*, Cuvier saisit l'occasion du premier mouvement pour montrer que l'art et la nature peuvent contribuer, mieux que n'importe quelle « instruction générale », à la fabrique des grands savants. Davy, devenu chimiste par hasard après s'être formé à la lecture des grands poètes, illustre à sa manière le fait que l'art peut apporter des connaissances qui ne sont pas incompatibles avec l'apprentissage, par soi-même, de la science.*

AGW

Le jeune Humphry [...], déjà en état de connaître sa position et les seuls moyens qui pouvaient l'y soustraire, profita avec ardeur du peu de sources d'instruction qu'offrait ce pays reculé, et quelques-uns de ses maîtres ont prétendu s'enorgueillir depuis d'un disciple si célèbre ; mais il a toujours dit que s'il a eu quelque chose d'original dans ses idées, il l'a dû précisément à ce que les personnes chargées de l'instruire ne s'en occupaient guère, et le laissaient, par indifférence, se livrer à toutes ses fantaisies. Plus d'un homme de génie, en se reportant sur ses premières années, a pu faire la même remarque ; et en effet, l'instruction générale, calculée pour le grand nombre, ne s'adapte pas aisément à ces têtes excentriques dont les premières pensées sont déjà supérieures à celles de leurs camarades et si souvent à celles de leurs maîtres. Les efforts pour les faire rentrer dans la voie commune ne serviraient qu'à contrarier leurs progrès.

C'est un bonheur, pour eux et pour le monde, qu'ils soient ainsi négligés. Davy donc, laissé à lui-même, chassait, pêchait, parcourait en tous sens ce pays pittoresque, essayant déjà d'en chanter les beautés ; car dès l'enfance il était orateur et poète. Ses impressions se peignaient vivement dans ses discours ; chaque fois qu'il rentrait à l'école, ses petits camarades l'entouraient, ils se pressaient, ils oubliaient tout pour l'entendre raconter ce qu'il venait de voir. Ses lectures ne l'agitaient pas moins que ses observations : à peine une traduction d'Homère lui fut-elle tombée sous les yeux, qu'il se mit à composer aussi une épopée dont Diomède était le sujet ; composition, dit un de ses anciens condisciples, fort incorrecte et qui ne manquait de fautes ni contre les règles, ni contre le goût, mais pleine de vie, d'incidents variés, et où se déployaient une richesse d'invention et une liberté d'exécution qui annonçaient un vrai poète.

Cependant il fallait prendre un état plus sérieux, et sa mère le mit en apprentissage à quinze ans chez un pharmacien nommé Borlase, probablement de la même famille que l'ecclésiastique ministre de la paroisse de Ludgvan, à qui l'on a dû, sur l'histoire naturelle et sur les antiquités du comté de Cornouailles, deux ouvrages encore aujourd'hui précieux par les documents dont ils sont remplis⁸⁰. Ce pharmacien, comme tous ceux d'Angleterre, exerçait aussi la chirurgie et la médecine. Le jeune Davy était souvent obligé de visiter pour lui ses malades ou de leur porter des remèdes, courses très-conformes à ses premiers goûts et qui ne faisaient que les rendre plus vifs. En parcourant ces riches paysages, il récitait à haute voix

⁸⁰ Cuvier fait référence ici à William Borlase (1695-1772), antiquaire, géologue et archéologue anglais, membre de la *Royal Society*. William Borlase est notamment l'auteur de *The Natural History of Cornwall* (1758) et de *Antiquities, historical and monumental, of the county of Cornwall* (1769).

des vers d'Horace ou les siens ; car il en avait déjà fait beaucoup. C'est de ce temps que date son ode au mont Saint-Michel et son poème sur Mount-Bay, deux de ses meilleures pièces de vers⁸¹. Le jeu que ses promenades solitaires laissaient à un esprit aussi actif, l'avait aussi jeté dans la métaphysique, et autant que l'on peut en juger par quelques lettres et par des stances faites à cette époque, et qui ont paru plus tard, mais fort modifiées, sous le titre de *La Vie*, il s'était enfoncé dans toutes les abstractions du panthéisme et parlait de Dieu, du monde, comme un brahmane ou comme un professeur de philosophie allemande.

Mais le comté de Cornouailles n'est pas seulement un pays pittoresque ; ses roches primitives, leurs divers accidents, les filons métalliques qu'elles renferment, les mines profondes que l'on y a creusées dès avant les temps historiques, les nombreux ateliers où l'on en élabore les produits, en font aussi un pays éminemment chimique et géologique, et un jeune homme tel que nous venons de peindre Davy ne pouvait entendre sans cesse parler autour de lui de ce qui a rapport à l'exploitation des métaux, à leurs usages, aux différents procédés dont ils sont l'objet, aux relations qu'ils observent entre eux et avec les roches qui les recèlent, sans que ses réflexions se portassent vers ces branches des sciences naturelles qui ont pour objet la structure du globe, les matériaux dont il se compose et leurs propriétés. Une circonstance fortuite acheva de diriger vers des études positives cette jeune imagination. M. Grégoire Watt⁸², fils de celui de nos anciens associés qui en perfectionnant la machine à vapeur, en a fait un agent qui changera la face du monde, fut envoyé à Penzance, pour une affection de poitrine, et logea chez madame Davy. Le jeune garçon apothicaire, touché de la belle figure et des manières distinguées de ce nouvel hôte, conçut le désir de gagner son amitié ; mais des Anglais ne se lient pas si vite, surtout quand ils diffèrent par la fortune ou par le rang ; il fallait un prétexte. Davy n'en trouva pas de plus simple que d'entretenir M. Watt de chimie ; il en avait déjà pris quelque teinture chez son maître, mais légère et purement pratique, qui ne pouvait devenir un sujet de conversation avec un savant. Quelqu'un à qui il parla de son projet lui prêta la chimie de Lavoisier, traduite en anglais. En deux jours il l'eut dévorée, et, ce qui est bien remarquable, dès ce moment, ignorant encore toutes les objections que Priestley⁸³ et d'autres de ses compatriotes faisaient contre la théorie exposée dans ce célèbre ouvrage, il déclara qu'il concevait une autre explication des phénomènes et s'occupa sérieusement de la développer. De vives discussions qu'il eut à ce sujet avec M. Watt ne firent que l'affermir dans sa résolution : le poète, le métaphysicien se décida à devenir tout à fait chimiste.

⁸¹ Les poèmes ici mentionnés, ainsi que d'autres, furent publiés en 1799 dans *Annual Anthology*. L'ode au Mont Saint-Michel et le poème sur Mount-Bay furent quant à eux reproduits dans la biographie de Davy composée en 1831 par John Ayrton Paris et intitulée *The Life of Sir Humphry Davy* (London, Colburn and Bentley, 1831, p. 33-35 et 36-39). C'est sans doute à cet ouvrage que Cuvier fait référence ensuite en citant « *La Vie* ».

⁸² Grégoire Watt (1777-1804), fils de James Watt (l'inventeur de la machine à vapeur), géra pendant un temps la fabrique de machines à vapeur de Soho, en collaboration avec son frère. De santé fragile, il se retira des affaires et se consacra à des études de minéralogie. On lui doit des études sur le basalte.

⁸³ Cuvier fait ici allusion à la « querelle du phlogistique » qui opposa notamment des chimistes anglais et français des années 1780 aux années 1800. Joseph Priestley* fut sans doute le premier chimiste à isoler l'oxygène à l'état gazeux ; ardent partisan de la théorie du phlogistique, il le baptisa « air déphlogistiqué ». Antoine Lavoisier*, qui s'inspirait des travaux de Priestley, identifia l'oxygène et lui donna son nom : il s'opposa à la théorie du « phlogistique » et fut à l'origine de la « chimie moderne » qui reposait sur l'identification des éléments et de leurs composants et sur une nouvelle nomenclature.

76. « La prétendue influence desséchante des études scientifiques »

François Arago, « Ampère. Biographie lue par extraits en séance publique de l'Académie des sciences, le 21 août 1839 », *Œuvres complètes*, Paris et Leipzig, Gide et Baudry et T. O. Weigel, 1854, t. II, p. 29-32 :

Élu à l'Académie des sciences en 1809, François Arago (1786-1853) en est devenu le secrétaire perpétuel en 1830. Il lui revient donc de composer et de prononcer l'éloge de nombreux savants et il revendique alors souvent le statut d'historien et de biographe, écrivant des éloges très longs, rédigés selon lui à partir de documents inédits. Dans l'extrait qui suit, le mathématicien s'attarde sur les « compositions poétiques » du mathématicien et physicien André-Marie Ampère* (1775-1814) : la biographie s'informe là en un véritable portrait du savant en poète. Mais Arago va plus loin en justifiant l'intérêt porté à ces productions et profite de l'occasion pour défendre, contre les écrivains, les talents littéraires de certains savants, brocardant au passage l'usage inapproprié, selon lui, de la science par des poètes.*

BM

Compositions poétiques d'Ampère

Ampère avait composé, pendant sa première jeunesse, une tragédie sur la mort d'Annibal, dans laquelle on remarquait de très-bons vers et les plus nobles sentiments. J'ajouterai que, pendant son séjour dans le chef-lieu du département de l'Ain, les sciences n'absorbaient pas tellement toutes les pensées d'Ampère, qu'il ne trouvât le temps de cultiver les lettres et même la poésie légère. Témoin une épître que notre savant confrère, M. Isidore Geoffroy, m'a tout récemment apportée de Bourg, dont il fut donné lecture, le 26 germinal an XI, à la Société d'Émulation de l'Ain, et qui commence ainsi :

Vous voulez donc, belle Émilie,
Que de Gresset ou d'Hamilton
Dérobant le léger crayon,
J'aille chercher dans ma folie,
Sur les rosiers de l'Hélicon,
S'il reste encor quelque bouton
De tant de fleurs qu'ils ont cueillies :
Souvent nos tendres rêveries, etc.

Je ne sais si la belle Émilie n'était pas un de ces êtres imaginaires sur lesquels les poètes jettent à pleines mains toutes les perfections qu'ils ont rêvées ; mais aucun des amis d'Ampère n'ignore que la femme éminemment belle, bonne et distinguée qui unit sa destinée à la sienne, avait, elle aussi, excité sa muse ; plusieurs se rappelleront une pièce dont le début surtout a été remarqué :

Que j'aime à m'égarer dans ces routes fleuries,
Où je t'ai vue errer sous un dais de lilas ;
Que j'aime à répéter aux nymphes attendries,
Sur l'herbe où tu t'assis, le vers que tu chantas.
.....
Les voilà ces jasmins dont je t'avais parée ;
Ce bouquet de troëne a touché tes cheveux, etc.

Certain mathématicien commit, un jour, la faute de mettre le public dans la confiance de quelques vers, bien mesurés, bien rimés, et qui n'en étaient pas meilleurs pour cela. Une dame d'esprit, qui les entendait lire, s'écria qu'à l'exemple de M. Jourdain, l'auteur de ces vers

faisait de la prose sans le savoir. Bien des auteurs qu'on a qualifiés du titre de poètes, sont tombés dans le même défaut sans avoir passé par la géométrie. Il n'est donc pas à craindre qu'une piquante saillie fasse revivre la thèse tant rebattue de la prétendue influence desséchante des études scientifiques : les noms de Platon, de Lucrèce, de Descartes*, de Pascal*, de Haller*, de Voltaire, de Jean-Jacques, ont déjà largement répondu. L'épître d'Ampère, dont je viens de citer quelques vers, pourrait, en tout cas, et sans trop de désavantage, figurer dans le débat, s'il se renouvelait.

Peut-être trouverez-vous, Messieurs, et non sans quelques motifs, que j'ai bien longuement insisté sur les œuvres poétiques d'Ampère ; je rappellerai, toutefois, que le grand géomètre Huygens* adressa, jadis, à la célèbre Ninon de l'Enclos, quatre vers, pas davantage, que les littérateurs ont reproduits avec une affectation très-peu charitable⁸⁴. La règle du talion nous eût autorisé à placer, en regard du malencontreux quatrain, les erreurs scientifiques de divers poètes. Boileau⁸⁵ lui-même, si nous l'avions jugé utile, aurait figuré dans notre polémique, par ces deux vers de sa satire des femmes, où vraiment il se montre disciple bien arriéré de la savante Uranie :

Que l'astrolabe en main, une autre aille chercher,
Si le soleil est fixe ou *tourne sur SON AXE*.

L'excellent abbé Delille⁸⁶ n'eût guère semblé plus orthodoxe, dans le passage de son discours de réception, où il attribue aux productions équatoriales, de plus vives couleurs, plus de parfum et d'activité, *parce que le soleil les chauffe de plus près*.

Cette statistique singulière se serait élevée, ou, si on l'aime mieux, abaissée par degrés, jusqu'à ce vers d'un homme qui, assurément, n'avait jamais doublé le cap Horn, ni même lu les voyages de Cook, jusqu'à ce vers après lequel il eût fallu tirer l'échelle :

Que du pôle glacé jusqu'au pôle brûlant !⁸⁷

Mais j'ai cru, Messieurs, que, dans cette enceinte, au lieu de chercher quels poètes n'étaient pas savants, il serait mieux de citer des savants qui ont été quelque peu poètes.

⁸⁴ Christian Huygens (1629-1695) était un mathématicien, astronome et physicien néerlandais ; on lui doit notamment la théorie de l'ondulation de la lumière. Ninon de L'Enclos (1620-1705) était une courtisane et une femme de lettres française. Il est douteux que les quatre vers attribués par Voltaire au savant soient de lui :

Elle a cinq instruments dont je suis amoureux ;
Les deux premiers, ses mains ; les deux autres, ses yeux ;
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reste,
Il faut être fringant et leste.

⁸⁵ Nicolas Boileau (1636-1711) est un poète et un écrivain français auquel on doit notamment *L'Art poétique* (1674).

⁸⁶ Jacques Delille (1738-1813) fut un traducteur et un poète français extrêmement célèbre et l'un des tenants de la poésie scientifique ; il composa notamment *Les Trois Règnes de la Nature*, publiés en 1809.

⁸⁷ Le vers cité est emprunté à une ode de Laurent Juillard (dit abbé du Jarry). Le poème, médiocre, devint célèbre parce qu'il valut à son auteur de remporter en 1714 un prix de l'Académie française contre *La Henriade* de Voltaire. Arago emprunte sans doute ce vers et sa critique à Voltaire qui ne manqua pas de critiquer son rival heureux et de rappeler sa défaite avec amertume.

77. Écrivain ou savant : le cas de Goethe

Johann Wolfgang von Goethe, « Geschichte meines botanischen Studiums », *Zur Naturwissenschaft überhaupt, besonders zur Morphologie*, Stuttgart und Tübingen, Gotta'schen Verlag, Band I, Heft 1 ; *Goethes Werke*, Hamburg, Hamburger Auslage in 14 Bänden, Band 13, 1948, p. 101-105 ; « Histoire de mes études botaniques » [1831], *Œuvres d'histoire naturelle de Goethe*, trad. fr. Ch. Fr. Martins, Paris, Cherbuliez, 1837, p. 261-263.

AGW

Pendant toute sa carrière d'écrivain, Johann Wolfgang von Goethe se consacra aussi bien à des œuvres littéraires qu'à des travaux scientifiques. Dès 1790, il publia le Versuch die Metamorphosen der Pflanzen zu erklären [Essai sur la métamorphose des plantes]. En 1810, parut Zur Farbenlehre [Traité des couleurs], où l'écrivain prenait position contre les théories newtoniennes. Ces œuvres savantes connurent un succès mitigé, jusque vers 1815 et le Traité des couleurs fut notamment accueilli par un silence remarquable de la part des savants. À partir de 1815 cependant, alors même que Goethe, vieillissant, se consacre de nouveau aux sciences, les œuvres scientifiques du poète qui avait tissé des liens avec de nombreuses académies savantes françaises et étrangères, commencèrent à prendre place dans le paysage savant du temps. En 1817, Goethe travaille à la réédition de ses premiers ouvrages savants et à l'écriture d'essais ou d'articles ; il fait paraître plusieurs cahiers dont, notamment, Zur Naturwissenschaft überhaupt où se dessine quasiment une pensée, sinon une philosophie, de la connaissance. Ce cahier s'ouvre par l'histoire de ses études botaniques, dont est tiré l'extrait suivant : Goethe y défend l'idée d'une complémentarité essentielle de la connaissance de la nature et de la pratique des arts et revient sur les obstacles qu'il a dû surmonter pour faire publier ses œuvres scientifiques. Il souligne notamment l'écart qui existe toujours entre sa propre conception du savoir et les présupposés des éditeurs et du public aux yeux desquels un poète ne peut être un savant, ni un savant, un poète. Deux traductions et éditions françaises des œuvres scientifiques de Goethe parurent en 1837 et 1862 ; elles témoignent d'une évolution possible de ces présupposés, en France, à partir des années 1830.*

Das Dritte, was mich beschäftigte, waren die Sitten der Völker. An ihnen zu lernen, wie aus dem Zusammentreffen von Notwendigkeit und Willkür, von Antrieb und Wollen, von Bewegung und Widerstand ein Drittes hervorgeht, was weder Kunst noch Natur, sondern beides zugleich ist, notwendig und zufällig, absichtlich und blind. Ich verstehe die menschliche Gesellschaft.

Wie ich mich nun in diesen Regionen hin und her bewegte, mein Erkennen auszubilden bemüht, unternahm ich sogleich schriftlich zu verfassen, was mir am Klarsten vor dem Sinne stand, und so ward das Nachdenken geregelt, die Erfahrung geordnet, und der Augenblick festgehalten. Ich schrieb zu gleicher Zeit einen Aufsatz über Kunst, Manier und Stil, einen andern die Metamorphose der Pflanzen zu erklären, und das römische Karneval, sie zeigen sämtlich, was damals in meinen Innern vorging, und welche Stellung ich gegen jene drei großen Weltgegenden genommen hatte. Der Versuch die Metamorphose der Pflanzen zu erklären, das heißt die mannigfaltigen, besondern Erscheinungen des herrlichen Weltgartens auf ein allgemeines, einfaches Prinzip zurückzuführen, war zuerst abgeschlossen. Nun aber ist es eine schriftstellerische Wahrheit : Uns gefällt, was wir schreiben, wir würden es ja sonst nicht geschrieben haben. Mit einem neuen Hefte wohl zufrieden, schmeichelte ich mir, auch im wissenschaftlichen Felde, schriftstellerisch eine glückliche Laufbahn zu eröffnen, allein hier sollte mir ebenfalls begegnen, was ich an meinen ersten dichterischen Arbeiten erlebt, ich ward gleich anfangs auf mich selbst zurückgewiesen; doch hier deuteten die ersten Hindernisse leider gleich auf die spätern, und noch bis auf den heufigen Tag lebe ich in einer Welt, aus der ich wenigen etwas mitteilen kann. Dem Manuskript aber erging es folgen dermaßen.

Mit Herrn Göschen, dem Herausgeber meiner gesammelten Schriften, hatte ich alle Ursache zufrieden zu sein; leider fiel jedoch die Auflage derselben in einer Zeit, wo Deutschland nichts mehr von mir wußte, noch wissen wollte, und ich glaubte zu bemerken, mein Verleger finde den Absatz nicht ganz seinen Wünschen. Indessen hatte ich versprochen,

meine künftige Arbeiten ihm vor andern anzubieten, eine Bedingung, die ich immer für billig gehalten habe. Ich meldete ihm daher, daß eine kleine Schrift fertig liege, wissenschaftlichen Inhalts, deren Abdruck ich wünsche. Ob er sich nun überhaupt von meinen Arbeiten nicht mehr sonderlich viel versprochen, oder ob er in diesem Falle, wie ich vermuten kann, bei Sachverständigen Erkundigung eingezogen habe, was von einem solchen Übersprung in ein anderes Feld zu halten sein möchte, will ich nicht untersuchen, genug, ich konnte schwer begreifen, warum er mein Heft zu drucken ablehnte, da er, im schlimmsten Falle, durch ein so geringes Opfer von sechs Bogen Makulatur einen fruchtbaren, Frisch wieder auftretenden, zuverlässigen, genügsamen Autor sich erhalten hätte.

Abermals befand ich mich also in derselben Lage wie jene, da ich dem Buchhändler Fleischer meine Mitschuldigen anbot; diesmal aber ließ ich mich nicht sogleich abschrecken. Ettinger in Gotta, eine Verbindung mit mir beabsichtigend, erbot sich meine Mitschuldigen zur Übernahme, und so gingen diese wenigen Bogen, mit lateinischen Lettern zierlich gedruckt, auf gut Glück in die Welt.

Das Publikum stutze: denn nach seinem Wunsch, sich gut und gleichförmig bedient zu sehen, verlangt es an jeden, daß er in seinem Fache bleibe, und dieses Ansinnen hat auch guten Grund: den wer das Vortreffliche leisten will, welches nach allen Seiten hin unendlich ist, soll es nicht, wie Gott und die Natur wohl tun dürfen, auf mancherlei Wegen versuchen. Daher will man, daß ein Talent, das sich in einem gewissen Feld hervortat, dessen Art und Weise allgemein anerkannt und beliebt ist, aus seinem Kreise sich entferne, oder wohl gar in einen weit abgelegenen hinüber springe. Wagt es einer, so weiß man ihm keinen Dank, ja man gewährt ihm, wenn er es auch recht macht, keinen besondern Beifall.

Nun fühlt aber der lebhaft Mensch sich um sein selbst willen, und nicht fürs Publikum da, er mag sich nicht an irgendeinem Einerlei abmüden und abschleifen, er sucht sich von andern Seiten Erholung. Auch ist jedes energische Talent ein allgemeines, das überall hinschaut und seine Tätigkeit da und dort nach Belieben ausübt. Wir haben Ärzte, die mit Leidenschaft bauen, Gärten und Fabriken anlagen, Wundärzte als Münzkenner und Besitzer köstlicher Sammlungen. Astruc, Ludwig der Vierzehnten Leibchirurg, legte zuerst Messer und Sonde an den Pentateuch und was sind nicht überhaupt schon die Wissenschaften, teilnehmenden Liebhabern, und unbefangenen Gastfreunden schuldig geworden!

Les mœurs des peuples m'intéressaient vivement, je cherchais à comprendre comment la combinaison de l'arbitraire et de la nécessité, de l'instinct et du vouloir, du mouvement et de la résistance engendre un troisième élément qui n'est ni l'art, ni la nature ; mais tous les deux à la fois, produit du hasard et de la fatalité, aveugle et intelligent, je veux dire *la société*.

Tout en me mouvant dans ce cercle d'idées, désireux que j'étais de perfectionner mon intelligence, je voulus fixer sur le papier tout ce qui se présentait clairement à mon esprit ; de cette manière, je régularisais mes efforts, je coordonnais mes observations, et je saisisais l'occasion par les cheveux⁸⁸. J'écrivis presque à la même époque un morceau sur l'art, la manière et le style, un autre sur la métamorphose des plantes et le carnaval romain ; tous les trois peuvent donner une idée de ce qui se passait alors en moi, et de la position que j'occupais vis-à-vis de ces trois points cardinaux. L'essai sur la métamorphose des plantes, destiné à ramener à un principe unique tous ces phénomènes si variés de l'admirable jardin de l'univers, fut terminé le premier⁸⁹.

C'est une vieille vérité littéraire que celle-ci : Ce que nous écrivons nous plaît, car sans cela nous ne l'eussions pas écrit. Content de mon opuscule, je me flattais de commencer une

⁸⁸ L'Occasion ou la Fortune se voient représentées dans les allégories classiques avec des cheveux sur le devant du crane mais chauves derrière : on peut les saisir par là quand elles se présentent mais n'offrent plus de prise une fois passées.

⁸⁹ Le *Versuch die Metamorphosen der Pflanzen zu erklären* fut publié en 1790.

carrière nouvelle dans les champs de la science ; mais je devais éprouver ce qui m'était déjà arrivé avec mes premières poésies : dès le début on me força à me replier sur moi-même. Les premiers obstacles m'en faisaient pressentir bien d'autres ; aussi depuis ce temps suis-je retiré dans un monde idéal d'où j'ai peu de choses à communiquer aux autres. Le sort du manuscrit fut le suivant.

J'avais tout lieu d'être satisfait de M. Goeschen⁹⁰, éditeur de mes œuvres complètes ; malheureusement l'édition parut à une époque où l'Allemagne m'avait oublié et ne voulait plus entendre parler de moi ; aussi crus-je remarquer que mon éditeur ne trouvait pas que le débit allât suivant ses désirs. Cependant j'avais promis de lui donner, à l'avenir, la préférence sur d'autres pour la publication de mes ouvrages, condition que j'ai toujours regardée comme équitable. Je lui écrivis donc que je désirais faire paraître un petit opuscule dont le contenu était scientifique. Mais, soit qu'il n'ait pas espéré grand profit de mes écrits, ou qu'il ait pris des informations chez les gens du métier (qui n'auront pas, je suppose, approuvé cette incursion dans leurs terres), bref, j'eus quelque peine à comprendre pourquoi il refusait d'imprimer le manuscrit. Ce qui pouvait lui arriver de pis, c'était d'avoir six feuilles de maculatures, et il se conservait à jamais un auteur peu difficile, fécond, et qui rentrait de nouveau dans la carrière. Je me trouvai dans la même position lorsque j'offris au libraire Fleischer mon ouvrage intitulé *Les Complices*⁹¹ (*Die Mitschuldigen*) ; mais cette fois-ci je ne me laissai pas effrayer. Ettinger⁹², à Gotha, désirant entrer en relation avec moi, accepta le manuscrit, et l'opuscule, imprimé avec soin en lettres romaines, fut lancé dans le monde.

Le public parut surpris ; car, désirant être bien servi et d'une manière uniforme, il aime que chacun reste dans sa partie, et il a raison ; en effet pour produire quelque chose d'excellent, ce qui est une tâche sans limites, il ne faut pas vouloir imiter Dieu et la nature, en s'engageant dans plusieurs voies. C'est pourquoi l'on ne souffre pas qu'un homme de talent qui s'est distingué dans un genre, et dont tout le monde aime et apprécie le mérite, sorte de sa sphère pour essayer un genre tout opposé. S'il l'ose, on ne lui en sait aucun gré, et s'il réussit, on ne lui accorde pas l'approbation qu'il a méritée.

Mais l'homme énergique sent qu'il est au monde pour lui, non pour le public, et il ne veut pas se fatiguer et s'user à faire toujours la même chose ; il cherche ailleurs de la distraction. Ainsi tous les vrais talents ont-ils quelque chose d'universel ; ils cherchent et trouvent partout l'occasion d'exercer leur activité. Nous avons des médecins qui se livrent avec passion à l'architecture, à l'horticulture et à l'industrie ; des chirurgiens qui ont des connaissances en numismatique et possèdent de précieuses collections. Astruc, chirurgien de Louis XIV, a, le premier, porté le scalpel de l'analyse sur le Pentateuque⁹³ ; et combien les sciences ne doivent-elles pas aux amateurs et aux hôtes désintéressés qui leur donnent asile !

⁹⁰ Georg Joachim Göschen (1752-1828) fut le fondateur en 1785 de la G. J. Göschen'sche Verlagsbuchhandlung à Leipzig, qui devint rapidement l'une des maisons d'édition les plus importantes en Allemagne ; il édita tout particulièrement les œuvres des auteurs du cercle de Weimar (Schiller, Goethe, Klopstock, Wieland). De 1786 à 1790, Göschen édita la première édition complète des œuvres de Goethe.

⁹¹ *Die Mitschuldigen* [*Les Complices*] est une comédie classique et la seconde pièce de théâtre composée par Goethe en 1769, alors qu'il est âgé de 20 ans. L'auteur la présenta au libraire et éditeur Gerhard Fleischer de Leipzig et celui-ci refusa l'ouvrage.

⁹² Karl Wilhelm Ettinger (1742-1804) était un éditeur et un libraire allemand. Il fonda en 1774 l'officine Ettinger ; sa femme lui succéda à la tête de la maison d'édition après sa mort. Les éditions Ettinger sont alors particulièrement célèbres pour la publication en 71 volumes de l'œuvre de Voltaire.

⁹³ Jean Astruc (1684-1766), formé à l'école de Montpellier, fut effectivement l'un des médecins de Louis XV. Mais il était aussi réputé pour son érudition et pour ses travaux d'exégèse biblique : il orienta ainsi ce domaine vers l'étude des sources documentaires en livrant en 1753 les *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paroît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* où il faisait l'hypothèse de la compilation de plusieurs sources.

78. La conversion à la botanique d'un littéraire né

Augustin-Pyramus de Candolle, *Mémoires et souvenirs* [1862] (1778-1841), édité par Jean-Daniel Candaux et Jean-Marc Drouin avec le concours de Patrick Bungener et René Sigrist, « Bibliothèque d'histoire des sciences », Georg éditeur, 2004, p. 75-77.

Botaniste connu pour ses travaux de description et de classification de la flore, Augustin-Pyramus de Candolle (1778-1841) rédigea des mémoires qui furent publiés après sa mort par son fils. Il y raconte notamment en détail sa formation et s'étonne lui-même que, malgré une prédilection pour les lettres et une véritable frénésie d'écriture, de lecture et de traduction à l'adolescence, il ait fini par prendre le chemin des sciences. Pendant certains cours de mathématiques, il « passai[t] le temps des leçons à faire des vers, quelquefois même des épigrammes contre le professeur » (p. 80), mais au fil de ses études, marqué par quelques grands professeurs de sciences naturelles et aimant l'observation de la nature, il se convertit peu à peu à la botanique – vocation qu'il légua à son fils et son petit-fils.*

NW

§. 3. Adolescence

[...] À la fin de l'été [1793] je revins à Genève continuer mes études de belles-lettres pour lesquelles j'étais plus passionné que jamais. L'auditoire n'avait alors qu'un seul professeur⁹⁴ mais ce professeur quoique médiocre sous beaucoup de rapports, avait au moins le mérite d'exciter les élèves à la composition et de ne pas les laisser purement passifs comme on ne le fait que trop dans la plupart de nos écoles. Nous faisons à tour de rôle des discours sur des sujets de notre choix, et après leur lecture nous étions jugés, en présence du professeur, par nos propres camarades, exercice qui nous rendait tous attentifs à la lecture, et qui développait en nous le goût et la critique. Nous avions de plus formé entre nous une petite société littéraire où nous apportions chaque semaine celles de nos compositions qui par leur nature plus familière n'auraient pu paraître devant l'auditoire. Cette société a consolidé mes relations d'amitié avec ceux de mes camarades d'enfance qui en faisaient partie. Je me rappelle d'y avoir lu une dissertation sur le vers

« L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a⁹⁵ »

et je crois qu'elle démontrait assez bien, ne fût-ce que comme exemple, le danger de l'affectation. J'y lus encore plusieurs pièces de vers où je paraissais avoir pris Gresset pour modèle ; telles sont une pièce sur l'établissement même de cette société, une sur les charmes de l'étude, adressée à un vieillard spirituel et bizarre, M. Calandrini⁹⁶, qui m'avait pris depuis deux ans en amitié, me recevait chez lui et m'entretenait de toutes les idées les plus singulières ; une épître, assez ridicule, sur les événements politiques de la France jugés comme pouvait le faire un enfant de quinze ans entouré de personnes très ennemies de la révolution.

⁹⁴ Jacques-François-Abraham Weber-Lombard (1753-1825), pasteur puis professeur de belles-lettres à l'Académie de Genève (nom traditionnel de l'université de Genève).

⁹⁵ Gresset, *Le Méchant*, 1745, acte IV, scène 7.

⁹⁶ François Calandrini-Cayla (1729-1801).

Telles étaient mes occupations littéraires pendant cette seconde année de l'Auditoire de belles-lettres. J'étais passionné pour toutes les branches de la littérature, indigné contre ceux de mes camarades qui préféraient les sciences et je m'amusais même à faire contre eux des plaisanteries et des pièces de vers ironiques ; j'étais cependant bien près de l'époque à laquelle je devais moi-même partager ces goûts que je dédaignais.

§. 4. Commencement de mon goût pour la botanique

Au printemps de 1794, M. Vaucher⁹⁷ donna un petit cours de botanique dans un très petit jardin que la Société de physique et d'histoire naturelle venait d'organiser ; je fus entraîné à le suivre, soit parce que mes amis le suivaient, soit parce qu'appelé à vivre beaucoup à la campagne je pensai que cette étude pourrait m'y être agréable. Je n'eus que le temps d'assister aux premières leçons ; elles m'intéressèrent plus que je ne l'avais compté, mais dès que le moment de partir pour Champagne fut arrivé je les abandonnai et je me rendis chez mon père ne me doutant point que ces quelques leçons allaient décider du sort de ma vie.

J'avais fait avec succès mes examens de sortie de belles-lettres et j'arrivai à Champagne plus occupé d'idées relatives à la littérature qu'à toute autre étude. Je continuais à faire des vers sur tous les petits événements de la vie ; je méditais de grands travaux sur les étymologies grecques. Je lisais des livres d'histoire et j'avais le désir de me vouer aux études historiques ; je lisais Locke, Condillac et parmi les études nouvelles que me préparait mon entrée dans l'auditoire de philosophie, c'étaient celles de logique et de métaphysique qui me plaisaient le plus, parce qu'elles me semblaient moins éloignées de la littérature que toutes les autres. Cependant, au milieu de ces occupations que je regardais comme mon travail, j'entremêlai quelque sentiment de curiosité pour les plantes qui m'entouraient ; je ne connaissais aucune d'elles par son nom, car les leçons élémentaires que j'avais suivies ne m'avaient appris que le nom des principaux organes des végétaux ; je connaissais encore moins leur classification et n'avais aucune idée d'aucun système quelconque ; je n'avais auprès de moi aucun livre, aucun ami, aucun maître qui pût me guider, et cependant je commençai à observer les plantes avec intérêt. Mon frère qui revenait de passer quelques années dans un pensionnat à Aarau y avait appris à dessiner les fleurs. Nous courions la campagne pour ramasser, lui des modèles, moi des sujets d'observation ; je m'amusais à décrire les plantes que je rencontrais. Les seuls livres de botanique que dans mon éloignement des villes j'eusse pu me procurer étaient le dictionnaire de Valmont de Bomare et celui de Bu***⁹⁸ : il serait certes difficile d'en trouver deux plus mauvais. Je commençai à décrire mes plantes d'après cette marche, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle était peu régulière et j'en vins de moi-même sans en avoir vu de modèle à ranger mes descriptions précisément dans l'ordre et presque dans le style admis par les botanistes. Je suivais l'ordre des organes : racines, tiges, feuilles, etc. ; je désignais pour chacun d'eux ses modifications par de simples épithètes ; mais tout en faisant ces descriptions assez méthodiques, je ne connaissais les plantes que par leurs noms vulgaires. Je me rappelle encore la joie que j'éprouvai lorsqu'une dame qui avait vécu en France m'apprit que l'arbuste nommé *Fresillon* dans le patois du pays se nommait *Troène*. C'est dire à quel point allait mon ignorance sur toute la partie conventionnelle de la botanique. Je suis cependant demeuré convaincu depuis que rien n'a plus influé sur la direction de mes travaux subséquents et ne m'a mieux disposé à l'étude des rapports naturels que cette observation des végétaux faite sur eux-mêmes et d'après mes seules idées dépouillées de toute hypothèse

⁹⁷ Jean-Pierre-Étienne Vaucher (1763-1841), pasteur, éducateur et naturaliste, professeur à l'Académie connu pour ses travaux sur les conferves.

⁹⁸ Jacques-Christophe Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle*, 1764 et Pierre-Joseph Buc'hoz, *Histoire universelle du règne végétal ou Nouveau dictionnaire physique et économique de toutes les plantes qui croissent sur la surface du globe*, 174-1780.

préalable. Celui qui à cette époque m'aurait dit que je travaillais à ce qui devait faire l'occupation de ma vie m'aurait encore bien étonné : je ne croyais me livrer qu'à un délasserment et ne me le permettais même que lorsque je pensais avoir donné assez de temps à des travaux littéraires.

79. Flaubert : poète romantique, savant, et psychologue expérimental

Paul Bourget, « Flaubert », *Essais de psychologie contemporaine. Études littéraires* [1899], édition établie et préfacée par André Guyaux, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 102-104.

C'est en 1899 que paraît l'édition « définitive » des « études littéraires » que le romancier et essayiste Paul Bourget (1852-1935) a rédigées à partir de 1881. Le texte sur Flaubert, qui date de 1882, participe de cette « histoire naturelle des esprits⁹⁹ » que la critique psychologique initiée par Hippolyte Taine doit permettre de construire. Bourget y montre que Flaubert fut, à l'image de Sainte-Beuve, à la fois un artiste et un véritable psychologue, mais que, contrairement à lui, il a réussi à tenir ensemble ses deux compétences, au point de faire de Madame Bovary un « événement littéraire d'une importance capitale ».

BM

Considéré d'après l'ensemble de son œuvre, Flaubert a sa place parmi les esprits qui dédaignent toute influence pratique et sociale de leurs compositions. C'est l'école désignée depuis longtemps sous le nom d'école de l'art pour l'art. Flaubert n'admettait pas qu'une création esthétique eût d'autre but qu'elle-même et sa beauté intrinsèque. Il ne pouvait pas penser autrement. Quand bien même l'horreur du monde moderne ne l'eût pas précipité hors de toute tendance utilitaire, quand bien même encore son pessimisme ne l'eût pas rendu rebelle à toute notion de progrès, même momentanée, ses réflexions sur la méthode des sciences l'eussent préservé des erreurs de la littérature démonstrative. « L'art », a-t-il écrit, « ayant sa propre raison en lui-même, ne doit pas être considéré comme un moyen. Malgré tout le génie que l'on mettra dans le développement de telle fable prise pour exemple, une autre fable pourra servir de preuve contraire, car les dénouements ne sont pas des conclusions. D'un cas particulier il ne faut rien induire de général, et les gens qui se croient par là progressifs vont à l'encontre de la science moderne, laquelle exige qu'on amasse beaucoup de faits avant d'établir une loi... »¹⁰⁰ Je ne sache pas qu'aucun écrivain ait plus justement et plus profondément formulé la raison philosophique de l'indépendance des lettres. Mais beaucoup ont senti de même, depuis le divin Virgile, ce contemplateur, jusqu'à Théophile Gautier, cet olympien. C'est dans des thèses plus circonscrites à des points de détail techniques qu'il convient de chercher la marque propre de Flaubert. Entre ces thèses, j'en aperçois deux, sinon entièrement nouvelles, au moins très renouvelées, qu'il a soutenues toute sa vie et imposée à ses disciples, je veux parler de sa façon de comprendre la composition des caractères dans le roman, et de sa façon de comprendre le type idéal du style.

Comme j'ai dû l'indiquer en passant, parmi les contradictions dont souffrit Flaubert, une des plus pénibles fut celle qui faisait se rencontrer en lui, et se combattre, deux personnages antagonistes : un poète romantique et un savant. De tels conflits amènent d'ordinaire la diminution progressive de l'un des deux hommes, puis sa défaite définitive, et son asservissement, sinon sa mort. C'est ainsi qu'il y eut, dans Sainte-Beuve encore jeune, la présence simultanée d'un poète et d'un analyste, puis il ne resta que l'analyste, peut-être parce que Sainte-Beuve, dupe en cela de l'opinion française, toujours disposée à parquer les esprits dans une spécialité, n'eut pas la force de persévérer. Il avait commencé de créer une poésie nouvelle où se fondaient ses deux natures, et d'où sont sortis en définitive Baudelaire et Verlaine d'une part, de l'autre MM. Coppée et Sully-Prudhomme, au moins en partie¹⁰¹.

⁹⁹ Paul Bourget, « Le *De profundis* de la critique », *Le Parlement*, 8 mars 1883, reproduit dans l'édition Gallimard, p. 448.

¹⁰⁰ Cette citation est extraite de la préface de Flaubert aux *Dernières chansons. Poésies posthumes* de Louis Bouilhet, Paris, Michel Levy frères, 1872, p. 28.

¹⁰¹ François Coppée (1842-1908) et Sully Prudhomme (1839-901) incarnaient une poésie « analytique » et plutôt conservatrice ; Baudelaire et Nerval une poésie romantique torturée.

L'inintelligence et la malveillance de ses contemporains découragèrent le Werther-Carabin de Joseph Delorme¹⁰². Flaubert, qui vécut plus seul et qui eut la sagesse de cacher ses années d'apprentissage, parvint à concilier son romantisme et sa science dans la manière dont il exposa et développa les intérieurs d'âme de ses personnages. Avec la science et certaines de ses données actuelles sur l'esprit, il considéra qu'une tête humaine est une chambre noire où passent et repassent des images de tous ordres : images des milieux jadis traversés qui se représentent avec une portion de leur forme et de leur couleur ; images des émotions jadis ressenties qui se représentent avec une portion de leur délice ou de leur amertume. Il s'établit une sorte de lutte pour la vie entre ces représentations diverses ou *idées*, lesquelles se combattent et s'associent, se détruisent et se mélangent, fournissent matière à notre sentiment du passé, élaborent nos rêves de l'avenir, déterminent nos volitions. Pour Flaubert, comme pour les Anglais partisans exclusifs de l'association des idées¹⁰³, décomposer scientifiquement le travail d'une tête humaine, c'est analyser ces images qui affluent en elle, démêler celles qui reviennent habituellement et le rythme d'après lequel elles reviennent. Les auteurs des monographies psychologiques procèdent ainsi, et le romancier de *Madame Bovary* procède comme eux. Ses personnages sont des associations d'idées qui marchent. Un coup, sinon de génie, au moins d'un talent extraordinaire, fut de comprendre que les procédés romantiques étaient un merveilleux outil de cette conception psychologique. La Langue des romantiques n'a-t-elle pas acquis, sous la prépondérance du génie verbal de Victor Hugo, des qualités de relief incomparables ? N'est-elle pas devenue, avec Théophile Gautier, capable de rivaliser la couleur de la peinture et la plasticité de la sculpture ? Pourquoi ne pas employer cette prose de sensations presque vivantes à peindre les images qui hantent un cerveau ? Et c'est ainsi que Flaubert inventa le procédé qui fit de l'apparition de *Madame Bovary* un événement littéraire d'une importance capitale. Les analystes, comme Taine, pouvaient reconnaître leur théorie de l'âme humaine mise en œuvre avec une précision parfaite. Le « moi » des personnages était bien « cette collection de petits faits » dont parlait le philosophe¹⁰⁴. Et ces petits faits étaient montrés avec une magie de prose où les plus habiles stylistes du temps reconnaissaient la facture d'un de leurs maîtres.

¹⁰² *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme* parut en 1829, et connut un échec. Sainte-Beuve y tentait une forme de synthèse entre les deux courants du romantisme, le Cénacle de Hugo qui voulait repenser les formes poétiques, et l'École de Genève de madame de Staël et Benjamin Constant, qui donnait la priorité aux idées. Comme son titre l'indique, l'œuvre de Sainte-Beuve combine poèmes lyriques et pensées plus générales, comme sur le suicide, envisagé comme un état psychopathique – d'où le surnom de « Werther-carabin », du nom du héros de Goethe dont les « souffrances » le conduisent à se donner la mort.

¹⁰³ Allusion à la théorie de la connaissance empiriste fondée par les philosophes John Locke (1632-1704) et David Hume (1711-1776), qui expliquait notamment les phénomènes propres à la mémoire par l'association mentale. Cette « école associationniste » s'illustre, au XIX^e siècle, dans le domaine de la psychologie expérimentale, avec John Stuart Mill (1806-1873) et Herbert Spencer (1820-1903), qui considéraient l'activité mentale comme réductible à l'association automatique des idées et des représentations.

¹⁰⁴ Cette expression est généralement utilisée pour renvoyer au Taine historien, non à l'auteur de *De l'intelligence* (1^{ère} éd. 1870), où l'auteur analyse, en psychologue, les phénomènes de la mémoire et la manière dont les figures se forment dans l'esprit, en particulier des artistes. Taine avait à ce titre contacté Flaubert en novembre 1866, afin de savoir si l'inspiration et les « images » s'imposant à l'écrivain se manifestaient sous la forme d'une hallucination. Sur ce point, voir Tony James, *Vies secondes* [1995], Paris, Gallimard, coll. « Connaissances de l'inconscient » 1997, p. 167-168 ; Paolo Tortonese, « Au-delà de l'illusion : l'art sans lacunes », *Les Arts de l'hallucination* (Donata Pesenti Campagnoni, Paolo Tortonese dir.), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 33-49.